

AUX ARMES !

Rescapée du camp de Belsen
cette malheureuse femme
est complètement épuisée par
les privations et les mauvais
traitements.



PHOTO KEYSTONE

DANS CE NUMÉRO :

Y AURA-T-IL UNE RÉSISTANCE ALLEMANDE ?

(Pages 12 à 15)

BULLETIN DE LIAISON
DE LA XIV^e RÉGION

N° 8 - Mai 1945

PRIX 15 FRANCS

Vêtements



Bayard



GUICHER & COSTE

44 à 52, Avenue Condorcet

— LYON —

AUX ARMES

BULLETIN DE LIAISON
DE LA 14^e RÉGION MILITAIRE

Direction - Rédaction : ÉTAT-MAJOR RÉGIONAL

32, Place Bellecour - Téléph. F. 85-77

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean-Marie DOMENACH

DIRECTEUR TECHNIQUE : Jean STETTEN-BERNARD

DIFFUSION : CHRISTOPHE

PUBLICITÉ : UNIVERSAL PUBLICITÉ

PARIS, 54, rue Etienne-Marcel,

Central 49-32

LYON, Madame Perret, 109, rue Vendôme, Moncey 50-64

SOMMAIRE :

	PAGES
Editorial, par Jean-Marie Domenach	1
Directives du Colonel Descour	2
PREMIÈRE PARTIE : L'Armée.	
L'Armée reconstituée a reçu ses drapeaux	3
Premier saut, par le Commandant Louis	4
Vélin, par J.-M. Domenach	8
Chant des Survivants	11
Y aura-t-il une résistance en Allemagne	12
DEUXIÈME PARTIE : La Nation.	
Le Président Roosevelt est mort	15
L'Avenir de l'Indochine, par René Vallet	16
La Route Stilwell	18
La lutte du peuple Yougoslave pour sa libération ..	19
Peut-on réduire le peuple Allemand, par Clavel-Rolland	21
TROISIÈME PARTIE : Informations militaires.	
Vu aux Armées	24
Dernier Sursaut de l'Armée Allemande	25
A l'Ecole de Cadres de Rouffach	27
Une Armée transporte son champ d'aviation	28
Notes de Bases	31

ABONNEMENTS :

3 mois 40 francs
6 mois 80 —

C. C. P. 1737-87

GIRAUD-RIVOIRE, Imprimeurs, LYON

Dépôt Légal n° 77

"Aux Armes" n° 8 a été tiré à 32.000 exemplaires

MANUFACTURE DE BISCUITS
ET GAUFRETTES DE LUXE

BISCUITS VIGNALS

56 et 56 bis, Quai de Serin

LYON

Tél. : BURDEAU 85-62

R. C. LYON B 7610

es quelques jours nous ont payé de cinq années

Déportés, prisonniers sont revenus ou sont en route. Pas tous, hélas ! Mais dans ces gares qui virent partir tant de convois d'esclaves encadrés de gardes mobiles et de soldats allemands, arrivent maintenant des trains hérissés de drapeaux, et il y a des femmes, sur les quais, qui s'évanouissent de bonheur.

KONIEV et BRADLEY se sont donnés la main au cœur de l'Allemagne. Le monde libre est exact au rendez-vous. La Première Armée Française prend STUTTGART, prend ULM, et enfonce en plein Allemagne nos étendards outragés. Pour la première fois depuis 150 ans, des troupes françaises entrent en combattant chez l'ennemi, et les plus apathiques se réveillent à des noms qu'ils ont déjà entendus à l'école.

Grâce aux formidables armées des pays alliés, grâce à la production américaine, aux bateaux anglais, grâce à l'héroïsme russe, grâce aussi, ne l'oublions pas, à des millions de sacrifices individuels qui se soldent aujourd'hui, dans bien des pays, par tant de morts et par tant de larmes, cette guerre, où se débattaient également le sort de la France et la dignité de toutes les consciences du monde, peut-être dans quelques instants, se terminera par la victoire — une victoire où nous jouâmes notre rôle et où nous aurons notre place.

Le monde respire. La France a le droit d'être heureuse. Exista-t-il jamais dans notre histoire pareille menace et pareille délivrance ?

Et pourtant, il y a des ombres sur notre joie. La France, qui commença cette guerre parmi les grandes puissances, la termine, quoique dans le camp des vainqueurs, parmi les moyennes. Notre Armée qui s'illustra, on sait comment, de Tunisie en Autriche, met en ligne deux fois moins de divisions que la Yougoslavie, moins que la Pologne, moins que la Roumanie. Et déjà on lui conteste ses conquêtes.

Depuis bientôt un an, des garnisons ennemies restent attachées à notre flanc, que nous n'avons pu toutes réduire. L'Indochine est occupée ; l'influence française dans le Proche-Orient, compromise.

Il y a plus grave : notre industrie, notre agriculture, nos transports, nos finances ont été à ce

point ruinés par 4 ans d'occupation et les ravages de la guerre, que nous ne possédons plus les moyens matériels de soutenir seuls une politique de grandeur. Notre dénuement nous fait à chaque instant tributaires de l'étranger. Il faut, pour réduire la garnison de ROYAN l'appui de l'aviation anglaise et des canons américains, il faut pour nos usines des matières premières d'Amérique. Et quelle place occuperions-nous dans les conseils internationaux, si nous n'avions, pour nous soutenir, l'amitié et la puissance de la grande nation soviétique ?

Déjà quelques uns remarquent nos insuffisances. On voit des protectorats et des colonies, dont la mise en valeur est à peine entreprise, une métropole où la natalité est la plus basse qui soit en Europe, et que ravagent en outre l'alcoolisme et la tuberculose.

Ce sont là des faits, des faits durables, que ne peuvent effacer ni les exploits des meilleurs des nôtres, ni les instants glorieux d'une victoire tant désirée.

Si nous les rappelons, ce n'est pas pour entraver de réflexions moroses cette grande aspiration que font tous les rapatriés et avec eux le pays tout entier, dans l'air de la liberté et de la terre retrouvée, ce n'est pas pour diminuer cette joie qui est comme d'une seconde libération, où le peuple français communie à nouveau dans le bonheur de la victoire et les retrouvailles de ses enfants. C'est afin que cette joie ne se laisse pas dévier dans un relâchement général, c'est afin qu'à cette victoire ne succèdent pas, une fois encore, des lendemains faciles.

Français, apprenons la dure leçon des faits. Dans une époque où pèsent si lourdement le nombre de la population et la puissance de la production, il nous faudra travailler encore, penser et construire large, avoir des fils et des filles, si nous voulons que notre pays soit grand, si nous voulons que notre liberté, que notre bonheur soient vraiment et pour longtemps assurés, si nous voulons que l'esprit que nous représentons rayonne largement sur le monde.

J.-M. DOMENACH.

1^{ER} MAI DE VICTOIRE ET D'UNION

DISCOURS PRONONCÉ PAR **LE COLONEL DESCOUR** A L'ILE DES CYGNES

CE matin, ouvriers et soldats ont partagé le même repas. Les blessés des hôpitaux ont reçu les visites affectueuses des délégations ouvrières et maintenant, nous avons voulu venir tous ensemble nous recueillir ici, devant le monument élevé à la mémoire de nos soldats morts pour la France.

Parmi tous les combats évoqués ici, le plus tragique fut mené par nous tous, côte à côte.

Ouvriers, paysans, intellectuels, militaires Français de tous grades, de toutes classes et de toutes conditions, après les heures humiliantes de la défaite et de l'invasion, nous avons été nombreux à comprendre qu'il n'y aurait pour personne ni liberté, ni honneur sans une force militaire française.

Ainsi, des profondeurs de notre sol a surgi cette généreuse Armée de volontaires qui, au milieu des joies de la Libération, s'est fusionnée avec cette prestigieuse Armée Française couverte de cette immense gloire de la campagne de Tunisie, de Corse et d'Italie, et tous ensemble, soldats de l'Empire et volontaires de la Résistance, ont terrassé l'ennemi et participent aujourd'hui à la maîtrise de l'Allemagne et du régime nazi.

Une fois de plus, dans les circonstances les plus graves de notre histoire, la Nation s'est exprimée par son Armée et dressée contre l'envahisseur : la Nation toute entière est devenue Armée !

Je ne pense pas, et tel est le sens que nous voulons donner à cette manifestation, je ne pense pas que cette union puisse jamais être dissociée, car elle correspond à un bien trop précieux et pour l'Armée qui se reconstruit plus belle et plus forte dans l'affection de tous, et pour la Nation qui reconnaît dans son Armée ses vertus traditionnelles de grandeur et de sacrifice.

.*

Cette première après-midi de mai 1945, elle nous apporte un souffle de victoire, elle nous apporte une ambiance nouvelle, une espérance nouvelle.

Mes amis, faisons silence et écoutons nos morts !

Ils n'étaient pas différents de nous, ceux dont les noms

figurent sur ce marbre ; ils auraient pu défiler avec nous ceux qui, d'Italie en Alsace ont jalonné de leurs tombes la marche ardente de notre Armée victorieuse. Ils auraient pu vibrer d'un même enthousiasme ces Martyrs de la Résistance Française et ceux qui sont morts après une effroyable agonie dans les camps allemands.

Il y avait parmi eux des Français de toutes conditions, de toutes professions : ils sont tous ici représentés, fondus dans un sacrifice commun.

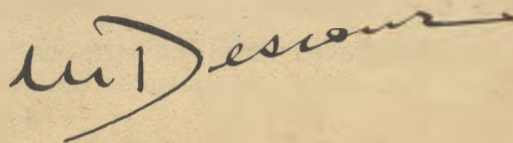
Nous sommes vainqueurs, certes, mais la France est en ruines. Nos épreuves passées entraînent derrière elles une longue suite de misères et de difficultés.

Que de problèmes à résoudre, de ruines à relever, d'institutions à rénover !

Notre destinée est lourde et grave, mais elle sera ce que nous la ferons.

C'est à la Renaissance Française que nous sommes conviés, tous unis derrière le Général de Gaulle, tous animés d'une foi commune et d'une énergie commune ; chacun à notre poste, car les vivants sont pareils aux Morts, et c'est tous ensemble, unis comme au front, unis comme ceux qui sont évoqués ici, unis dans une même ardeur patriotique que nous reconstruirons notre France et que nous apporterons au monde égaré notre part de lumière.

Mes amis, faisons aujourd'hui le serment de ne jamais oublier tant de sacrifice et de conserver dans nos joies communes, comme dans nos souffrances, la dignité et la grandeur de ceux qui sont morts, de ceux dont la présence entoure invisiblement nos drapeaux, dans ce 1^{er} Mai de VICTOIRE et d'UNION.



L'ARMÉE



PHOTO KEYSTONE

L'ARMÉE reconstituée a reçu ses drapeaux. Immense manifestation de confiance, d'amour et de force : les chars de la nouvelle armée défilent devant les étendards. Sur l'estrade, le Général de Gaulle préside à cette renaissance qu'il a tellement préparée.

Autour de lui, la foule de Paris acclame les Troupes, et c'est tout le peuple de France qui vibre d'orgueil et de joie au spectacle de cette gloire déjà si vieille et qui renaît une fois encore, sur des soies toutes neuves.



DANS CE CORPS D'ÉLITE LA JOIE EST DE RÈGLE AUSSI UN ACCUEIL SOURIANT EST RÉSERVÉ "AUX NOUVEAUX".



— Stand to the door! l'équipe colonne par un se place à la porte, pied gauche en avant, le premier a les mains collées au montant de la porte et tournées vers l'extérieur. Les autres sont contre lui et prêts à partir presque d'un seul saut.

Les yeux du premier équipier sont irrésistiblement attirés vers la terre qui lui semble osciller dangereusement. Son cœur se soulève, mais il attend impatiemment le « go » libérateur. Mais ce jour-là, Johnny, par gentillesse, donnera ce commandement en français avec son drôle d'accent : « Al' lez ! al' lez ! ».

Départ tête en avant, le parachute s'ouvre brutalement et l'homme est redressé comme un garçon ferré.

Un bien-être étonnant saisit l'étudiant qui descend en se balançant mollement, mais au sol l'instructeur chef veille et dans son porte-voix il hurle : « Serrez les jambes », « tirez ! tirez » (ce qui signifie tirez sur la sustente avant pour incliner le corps en avant, car il faut arriver dans cette position pour éviter un accident.

PREMIER SAUT

PAR LE COMMANDANT LOUIS — REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE

NOUS avions fait des cabrioles en avant et des cabrioles en arrière, des « roulés-boulés », pour employer le terme technique, nous avions sauté d'un tremplin de trois mètres, glissé à la « roulette » (chariot roulant le long d'un filin). Le soir, la nuque douloureuse, nous étions allés nous étendre sur le sable chaud au bord de la mer.

Et ce matin, au petit jour, nous sommes une douzaine réunis sur la piste. Distribution rapide des parachutes : le dorsal automatique et le ventral à déclenchement « commandé ». Les parachutes ajustés, l'instructeur en vérifie les attaches à ce point tendues qu'il devient difficile de se tenir droit.

Les parachutes semblent lourds. Il fait frais. Un vague malaise nous prend. L'avion fait tourner son moteur depuis quelques instants. Colonne par un, nous prenons l'échelle de montée. A bord sur ordre de Johnny, notre instructeur, nous passons six à gauche et six à droite. Emus, nous attendons le départ. Des plaisanteries fusent, mais la note n'y est pas. En vérité, nous ressentons tous un peu cette impatience des matins d'attaque.

Nous lions à notre taille la ceinture de bord. L'avion prend sa piste et décolle. A bord, il y a trois des étudiants (c'est le nom que nous donnent les Anglais) qui n'ont jamais pris l'avion et qui songent à la cocasserie de leur situation ; ils prendront maintenant souvent l'avion mais n'atterriront pas.

L'air qui entre par le trou béant de la porte qui a été enlevée nous fouette. Et c'est tout de suite le terrain de parachutage.

Pendant que l'avion prend un large virage, les ordres donnés en anglais se succèdent dans l'appareil :

— First group stand up ! la première équipe de trois s'est levée, l'instructeur passe une dernière vérification des sangles.

— Ouk up ! chacun accroche le mousqueton de sa sangle de liaison à la tringle centrale. C'est cette sangle qui provoquera l'ouverture automatique.



C'EST UNE FORMATION COMPLÈTE QUI EST DONNÉE AUX ÉTUDIANTS QUI CONNAITRONT BIENTOT LES SECRETS DU TIR INSTINCTIF...

...SE FAMILIARISERONT AVEC TOUTES LES ARMES ÉTRANGÈRES...





...SAURONT UTILISER TOUTES LES ARMES
QUI TOMBERONT ENTRE LEURS MAINS...



...ÉTUDIERONT TOUS LES EXPLOSIFS MODERNES...



...APPRENDRONT VITE L'ART DU PARFAIT DYNAMITEUR...



...AVEC TOUS LES ENGINS MIS AU SERVICE DE LA GUERRE MODERNE...



...ILS SAURONT COMMENT "NETTOYER" UN ADVERSAIRE
VITE ET SANS BRUIT GRACE AU CLOSE COMBAT...



...PROGRESSERONT AU MILIEU DES PLUS ÉPAIS NUAGES ARTIFICIELS...

PREMIER SAUT

(SUITE DES PAGES PRÉCÉDENTES)

Le contact avec le sol est rude, car le nouvel initié, dans son émotion, a complètement oublié de se laisser rouler en boule pour amortir son arrivée et a laissé jouer ses vieux réflexes (mains en appui avant), ce qui lui vaut une verte réprimande. Mais une telle joie l'inonde qu'il sourit quand même largement à l'instructeur chef qui s'en trouve désarmé.

Commandant LOUIS.



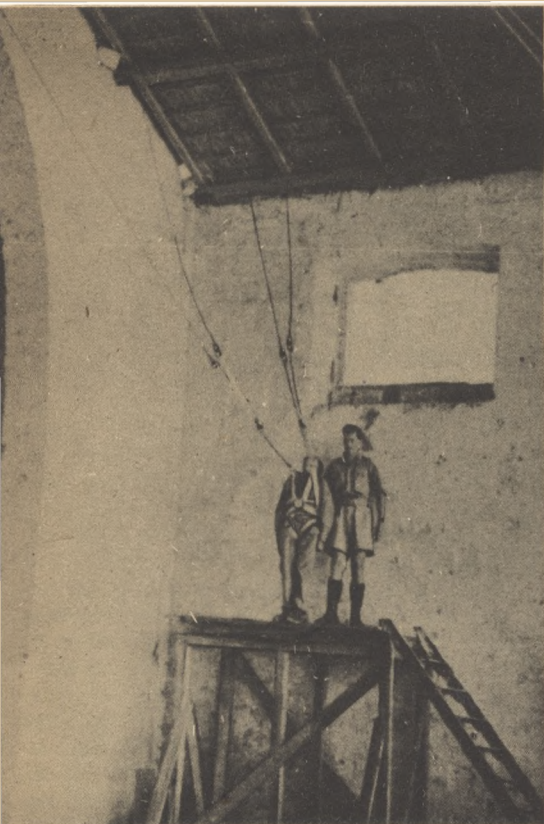
...FRANCHIRONT EN SE JOUANT TOUS LES OBSTACLES..



...MANIERONT AVEC FACILITÉ LES APPAREILS
LES PLUS MODERNES DE TRANSMISSIONS..



...PUIS COMMENCERA
L'ENTRAÎNEMENT DU
PARACHUTAGE : L'É.M.
PLOI DES SUSTENTES
DE DIRECTION...



...D'ABORD DANS UNE GRANGE
SPÉCIALEMENT AMÉNAGÉE...



..UNE TRACTION SUR CELLE DE FRONT
ET ON GLISSERA EN AVANT...



... ENSUITE L'ART DE TOMBER PAR LA TRAPPE
ET DE SE RECEVOIR EN "ROULÉ BOULÉ"...



..ENFIN VIENDRA LE PREMIER SAUT : LA DISTRIBUTION
DES PARACHUTES SUR LA PISTE...



...LE LACHER ET L'OUVERTURE...



... LA DESCENTE...



... L'ARRIVÉE AU SOL ET LA MANIÈRE DE FREINER PAR GROS VENT,

V⁺élin.



Je n'ai pas eu, dans la Résistance, l'honneur de travailler avec Vélain. Mais nous sommes quelques-uns qui avons une dette envers lui. Car ce fut Vélain, qui, sans qu'il prononçât une parole, et sans même qu'il le sût, nous amena à prendre notre place dans le combat libérateur. Son histoire sera faite ensuite, et ses exploits plus tard seront mieux connus. Mais nous devons souligner avant tout que Vélain fut un héros, dans le plein sens que Bergson donnait à ce mot, c'est-à-dire que non seulement ses actes furent glorieux, mais encore que sa personne possédait cette incomparable faculté de dominer et d'entraîner les autres derrière soi. Ceci ne pourra jamais être raconté, son visage énergique, son allure souple et rapide, son regard surtout, étrange et fascinateur... Nous savions que cet homme, grand blessé de 40, et souffrant encore des suites de sa blessure, jeune marié, ingénieur promis à un grand avenir, avait pourtant tout sacrifié et menait la vie du hors-la-loi. Deux fois évadé, trois fois condamné à mort, et toujours sous des noms différents, il continuait, refusant de se reposer, refusant de changer d'activité, refusant de quitter une ville où pourtant tous les agents de la Gestapo possédaient sa photographie...

Quand tout s'obscurcit, quand hommes d'Etat, intellectuels et théologiens, brouillent les notions les plus simples, c'est par des hommes comme ceux-ci que passe d'ordinaire l'appel du devoir.

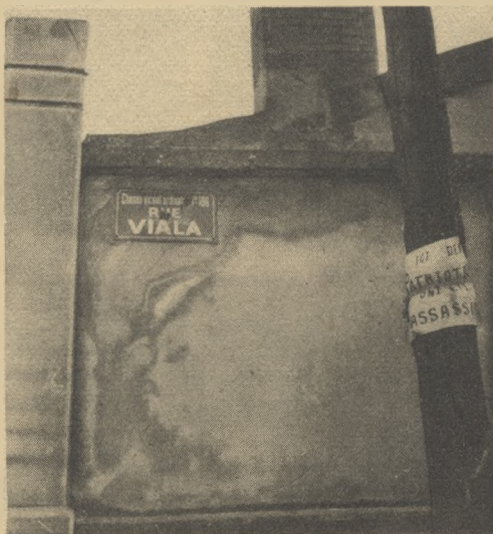
André Bollier, qui devait prendre dans la Résistance le surnom de Vélain, André Bollier n'avait pas 18 ans lorsqu'en 1938, il fut reçu à l'Ecole Polytechnique. Il y donnait l'impression d'assez peu travailler, s'occupant de musique autant que de mathématique. Mais son extraordinaire intelligence suffisait à tout, il devait sortir quatrième de l'Ecole. Sa première année terminée, il passa à Fontainebleau et fait la guerre. Blessé très grièvement au ventre, André Bollier est soigné puis rapatrié par les Allemands. Une fois

rétabli, il finit à Lyon sa seconde année de Polytechnique, puis il entre comme ingénieur aux Cables de Lyon où il devait rester jusqu'à sa première arrestation.

André Bollier sera de la première équipe de la Résistance en zone sud, celle de Henry Frenay. Dès le printemps de 1941 avec Jean Guy, il diffuse à Lyon les *Petites Ailes*. Toujours avec Frenay, il passe à *Combat* qui succède aux *Petites Ailes*. Cependant, la secrétaire de Frenay, Mme Albrecht, avait été arrêtée. En simulant la folie, elle avait réussi

histoire le chauffeur prend la fuite à toute vitesse. Malheureusement (et tous ceux qui ont travaillé dans la Résistance savent l'importance de ces hasards malheureux) une voiture de gendarmerie se trouvait là : elle prit la camionnette en chasse, la rattrapa ; le chauffeur questionné fit des aveux. Le lendemain l'usine des Câbles de Lyon est cernée par la Gendarmerie. Les lieutenants de Vélain, qui travaillaient à la même usine, prévenus immédiatement réussissent à s'échapper. Vélain se trouvait dans un café voisin qui lui servait de boîte aux lettres ; la gendarmerie survient et l'arrête. Vélain est emmené à la caserne du cours Suchet, interrogé : l'affaire paraît grave, demain le dossier sera transmis à la Sûreté. Comme toujours, sans s'inquiéter, Vélain examine les issues et mesure les distances. Précisément la sonnerie du téléphone retentit dans la pièce où deux gendarmes le surveillent. Le premier des gardiens va répondre au téléphone, mais la ligne devait être mauvaise, il entend mal et il appelle à la rescousse le second gendarme qui prend l'écouteur. En vitesse, Vélain prend la porte. Il est pressé et la cour est grande, mais là il faut avant tout, avoir l'air naturel, ne pas courir. Vélain marche d'un pas mesuré, mais rapide. La porte est franchie, il court, il est libre.

Pour l'équipe, c'était un coup sensible, il fallut remonter l'affaire. Vélain la remonte. On imprime d'abord chez Dupont (1). Puis c'est en pleine brousse, aux environs de Crémieux, que l'imprimerie se transporte. Mais la campagne a des inconvénients ; il vaut mieux opérer sur place ; on décide donc de s'installer à Lyon. L'endroit choisi est une villa d'une rue de banlieue, la rue Viala,



ICI DES PATRIOTES ONT ÉTÉ ASSASSINÉS.



LA PLAQUE COMMÉMORATIVE.

à se faire interner à Bron. Vélain, avec quelques camarades, organise un coup de main : le 22 décembre 42, il délivre Mme Albrecht. On sait que celle-ci, refusant elle aussi d'abandonner la lutte, devait être reprise et décapitée à Paris.

Ce fut un ou deux jours après que la première catastrophe survint. La camionnette qui transportait « *Combat* » entre en collision avec une voiture. Désireux d'éviter toute

qui se trouve derrière Grange-Blanche. Le coin est tranquille, l'équipe organise son repaire et double les cloisons pour étouffer les bruits. On devine sans peine les difficultés. Pour imprimer, il faut d'abord des machi-

(1) Dupont qui fut un compagnon de Vélain, a écrit l'histoire de l'équipe dans un petit livre admirable de naturel, et où tous les résistants retrouveront l'atmosphère qu'ils connaissent. (Dupont : « *Combats dans l'Ombre* » Editions P. DERAINE, 81, rue Bossuet, Lyon).

nes. Or, il est impossible de transporter jusque là des machines aussi volumineuses, il faut donc les amener en pièces détachées. C'est là que se place un épisode qui montre l'extraordinaire faculté d'adaptation de Vélín. Vélín va à Grenoble. On lui montre la presse à imprimer. La lui expédier en pièces détachées, c'est très bien, mais ensuite comment la remonter ? La machine est complexe et Vélín n'en a jamais vu. Mais lui, qui a gardé de sa formation primaire le goût du pratique, et qui n'aime rien tant que le bricolage, demande simplement une clef, prend une salopette et, sous des regards d'abord ironiques, puis admiratifs, en quelques heures il démonte complètement la machine et la remonte. Maintenant il saura faire.

La presse installée, il faut la faire marcher. L'électricité est sévèrement rationnée. Vélín n'hésite pas. Avec l'appui de quelques faux tampons, il demande tout simplement le régime prioritaire des entreprises travaillant pour l'Allemagne, et il l'obtient. Désormais, l'imprimerie tourne. On sort « *Action* », « *Défense de la France* », « *Combat* » surtout, qu'on tire à 300.000 par semaine et même un « *Combat* » illustré qui a du succès. En tout, journaux et tracts sortent au rythme de 1.500.000 exemplaires par mois.

Mais dans cette vie perpétuellement menacée de résistant, une telle prospérité n'était que de courte durée. Le 8 mars 44, Vélín était arrêté à un rendez-vous. Enfermé à Montluc pendant 55 jours, il sera torturé régulièrement chaque semaine dans l'Ecole de Santé Militaire, devenue le siège de la Gestapo, dans cette même Ecole où, polytechnicien, il était venu tant de fois. Vélín savait presque tout de la Résistance à Lyon ;

nu. Puis il s'arrête à celui qui lui semble meilleur. Il avait remarqué dans un corridor un vasistas à la partie supérieure d'une fenêtre qui donnait sur la façade. Une fois passé à travers le vasistas, il suffisait de sauter. Evidemment il était impossible de passer inaperçu. Mais on pouvait compter sur un effet de surprise.

Les détenus, en attendant la question, étaient enfermés dans une salle et gardés par une sentinelle qui barrait la porte. Vélín, lentement, se coule le long du mur, passe derrière la sentinelle, parcourt le corridor, accède au vasistas. Au-dessous de lui il aperçoit la sentinelle qui garde la porte. Sa chance tient dans un dixième de seconde. Vélín saute, tombe à côté de la sentinelle qui sans doute perdue dans la nostalgie du pays, met un moment à revenir de son émotion, à braquer son arme... Vélín court, et il est déjà rue de Marseille lorsque la sentinelle tire. A nouveau, il est libre. Sans doute est-il le seul à s'être jamais évadé de l'Ecole de Santé. Il aurait dû être fusillé le lendemain.

On était au début de mai. Vélín reprit le travail. On lui disait de s'éloigner, d'aller prendre le commandement d'un



L'ÉCOLE DE SANTÉ MILITAIRE. DEVENUE LE SIÈGE DE LA GESTAPO, ELLE A ÉTÉ DÉTRUITE PAR UN BOMBARDEMENT AÉRIEN. LA FLÈCHE INDIQUE L'EMPLACEMENT DU VASISTAS PAR LEQUEL VÉLIN S'ÉCHAPPA.



LE PORTAIL DE FER, TOUJOURS FERMÉ, SAUF LORSQU'IL LAISSAIT PASSER DES CAMIONS, FERMÉS EUX-MÊMES — QUI CONTENAIENT LE PAPIER, ET LES PRODUCTIONS DE L'IMPRIMERIE.



LA TERRASSE QUE VÉLIN ET LUCIENNE TRAVERSÈRENT EN COURANT. (Vue sur la cour intérieure).

il ne dira rien. Le sang-froid de cet homme est extraordinaire. Il répétait souvent que tout est possible à condition de s'y préparer méthodiquement. Méthodiquement donc, à chacune des séances de la Gestapo, Vélín prépare son évasion. Il examine d'abord une première possibilité : les égouts, mais une brève tentative lui montre que les Allemands ont prévu le coup. Il dresse alors d'autres plans. Dans l'un, même, il devait s'évader

maquis. Il répondait : « Je me reposerai au mois d'août ». Il ne devait pas voir le mois d'août, ni cette levée en masse qu'il avait préparée, ni le soleil, les drapeaux, les cortèges de la Victoire. De cet enfer dont il sort, Vélín revient avec d'effroyables visions dans les yeux, et avec une détermination implacable : « Quand on n'a pas vu, dit-il, un homme de 60 ans assassiné à coups de pied dans le ventre, on n'a rien vu ». De

ce qu'il a souffert, lui-même ne parle pas. Mais quoi qu'il arrive, il l'a décidé, il ne tombera plus jamais vivant entre leurs mains.

« Il jouait maintenant un jeu infernal, où il n'y avait place que pour la réussite ou la mort. Il avait créé pour lui, de toutes pièces, une carte de la Gestapo, requérant pour son possesseur aide des polices allemande et française. Son nom, son dernier nom, hélas, était Prestre.

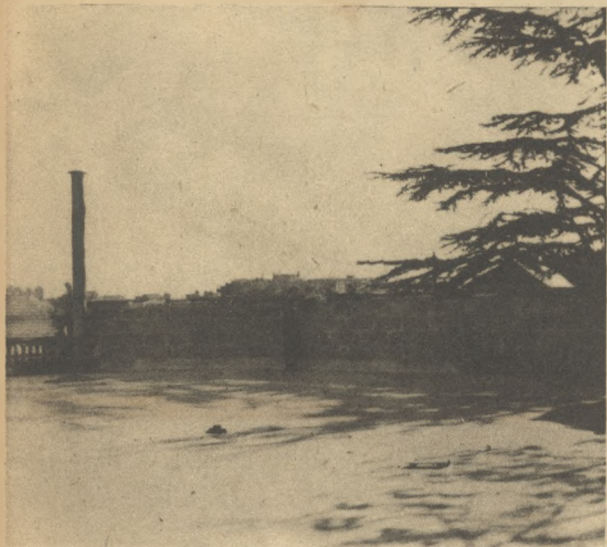
Nous étions liés par une amitié qui s'affirma jusqu'au bout, mais cette direction m'effraya. La Gestapo était puissante, les primes déchainaient autour de nous un réseau formidable. J'étais partisan, en face de cette situation, de la décentralisation de nos services, de la lutte en cellules de travail plus hermétiquement closes. Lui se jetait à corps perdu en pleine tourmente, dans un agrandissement définitif de l'entreprise. Certes, avec la création de l'atelier de photogravure, on acquerrait une entière autonomie, mais au prix de quels risques supplémentaires. Nous étions rue Viala, une dizaine — que la police se saisisse d'un seul d'entre nous et qu'à bout de forces celui-ci parle, il ne resterait plus rien de tout cela » (2)

Ce n'est pas de cette façon que la catastrophe arriva. En ce temps là, les coups durs venaient toujours par le biais, et du côté d'où on ne les attendait pas.

(2) « Combats dans l'Ombre » pages 37, 38.



C'EST PAR CET ESCALIER QUE, DE LA COUR INTÉRIEURE, ILS BONDIRENT SUR LA TERRASSE.



VÉLIN ET LUCIENNE SAUTÈRENT LE MUR SÉPARANT L'IMPRIMERIE DE LA PROPRIÉTÉ VOISINE À L'ENDROIT OÙ SE TROUVE LE SOLDAT.



Ci-dessus. — ASPECT EXTÉRIEUR DE L'IMPRIMERIE : L'ATELIER ÉTAIT SÉPARÉ DE LA FENÊTRE PAR UNE PAROI CAPITONNÉE.

Ci-dessous. — C'EST AU BOUT DE CETTE RUE QUE LUCIENNE ET VÉLIN FURENT ABATTUS.



VELIN (Suite de la page précédente)

La maison était en pleine activité. On sortait et diffusait la *Marseillaise* avec succès. Mais un jour, un camion allemand fut attaqué près de la rue Viala. Devant la menace de perquisition, l'équipe évacua, et fut sans doute remarquée. Ce fut sans doute là l'origine de dénonciations, qui sont certaines, sans qu'on en connaisse exactement l'origine.

Le samedi 17 juin 1944, vers 14 heures, un car de miliciens arrive rue Viala (3). Le quartier est cerné. La population affolée se cache. Un silence impressionnant, troublé seulement par quelques commandements. Puis un second car, rempli cette fois d'Allemands, survient. L'objectif, c'est cette maison de la rue Viala, avec sa petite cour intérieure, et son immense terrasse couverte. A l'intérieur se trouve une partie de l'équipe Vélin, Jaillet, Vacher et Lucienne. Par chance, les autres Mazel, Martin, Dupont, Dédé, Lucien et Philippe sont partis se reposer car ils ont travaillé toute la nuit.

Les maisons avoisinantes sont occupées par les Allemands qui grimpent sur les toits, armes en mains.

Trois miliciens passent par un jardin voisin, arrivent à pas de loup devant la pièce où se trouve l'équipe, et crient par un vasistas : « Rendez-vous, vous êtes pris ». Vacher tente de fuir, il est aussitôt abattu. Vélin referme le vasistas, prend son revolver, et tire. Deux miliciens tombent, le troisième blessé, se sauve et va chercher du renfort. Des toits et des fenêtres, Allemands et miliciens tirent sur la maison et criblent de balles la seule issue de secours.

Vélin qui comme toujours, a conservé son sang-froid, décide de se sauver ; il entraîne Lucienne avec lui. Profitant d'un instant de répit, ils traversent la petite cour. Une grenade explose derrière eux. Ils grimpent des escaliers, s'enfuient à travers la terrasse, balayée par des rafales de fusil-mitrailleurs. Les Allemands lancent des grenades du toit voisin. Qu'importe : Lucienne est soulevée par Vélin. Ils sautent par-dessus le mur, traversent un jardin, franchissent un autre mur, courent à toute vitesse. Le cours Eugénie est proche, tous deux commencent à espérer. Une barrière est démolie fébrilement par Vélin. Las, un milicien embusqué tire, une rafale de mitraillette abat Vélin. Lucienne tombe sans être touchée.

L'assassin s'approche, il achève Vélin d'un coup de revolver et tire également sur Lucienne. Une balle la traverse de part en part.

« Rue Viala, à coups de grenades, on avait enfoncé les portes, fait sauter les fenêtres ; on se battait maintenant contre un mort et un désarmé, Le corps de

Vacher fut traîné vers la maison en face, Jaillet trouvé dans un réduit fut interrogé : « Voulez-vous parler ? » lui demande le chef. — « Je ne dirai rien », répondit Jaillet sans hésitation. Les pompiers arrivèrent à cet instant, pour éteindre l'incendie provoqué par les grenades ; ils entendirent nettement un milicien dire au chef en désignant le courageux typo : — Que fait-on de cet homme ? « Fusillez-le ». Des volontaires, et l'on vit cette racaille infecte, s'offrir pour l'horrible besogne. Jaillet, fermement, dignement, boutonna sa veste bleue de travail et fit face à cette meute sans nom. Des coups de feu éclatèrent, il s'abattit comme une masse. Ils pouvaient se réjouir, car les circonstances de la surprise les avait puissamment aidés ; si la fusillade n'avait pas interdit à Vélin l'accès du second bâtiment où se trouvaient une mitraillette, deux grenades, cinq revolvers, dont deux parabellums, la bataille aurait été plus chaude et les Allemands et miliciens auraient payé plus cher leur équipée de forbans. Le destin n'avait pas voulu que les hommes de la rue Viala se mesurasent avec leurs adversaires dans toutes leurs forces ; le sang aurait coulé : les chacals auraient compté leurs morts » (4)

Lucienne devait s'évader de l'hôpital. Vélin, lui, était mort.

A tout ceci, nous voudrions donner deux conclusions :

La première, c'est qu'à l'heure où nous écrivons, le voyou qui acheva Vélin n'a été ni exécuté, ni jugé. Il vit encore en prison.

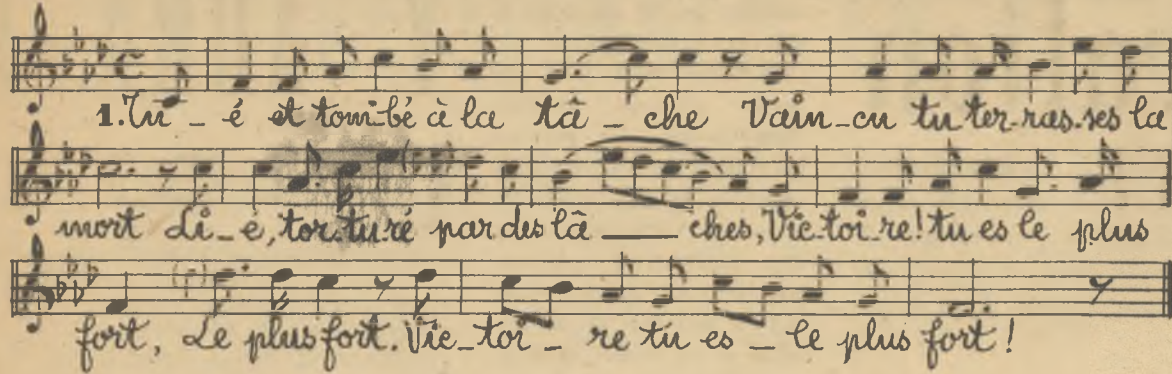
Quant à cette histoire que nous venons d'esquisser nos camarades l'auront facilement reconstituée. Que ceux qui n'ont pas vécu l'Epopée de la Résistance, et qui quelquefois en méconnaissent la grandeur réfléchissent du moins sur le courage qu'il fallut à cet homme, et sur le sang-froid qu'il manifesta en toute occasion. Dans une vie où tout était improvisation, il sut monter et faire tourner une imprimerie puissante, dans une vie où le danger n'était pas seulement devant, mais derrière, à côté et partout, malgré les tortures, obligé de se faire opérer en fraude, épuisé, consumé, Vélin n'abandonna jamais la lutte. En vérité, pour ces hommes, le risque du guerrier était un luxe. Lorsque, le 17 juin, enfin, Vélin tire son revolver, il ne peut même pas combattre à armes égales. Il est cerné, assassiné par trois cents ennemis, il est exécuté à bout portant par un Français. C'est en soldat, et c'est en chevalier, que Vélin mourut, sans uniforme. Il venait d'avoir 24 ans.

J.-M. DOMENACH.

(3) Voir la « Marseillaise » de Lyon, n° 17.

(4) « Combats dans l'Ombre » pages 41, 42.

CHANT DES SURVIVANTS



2. Sans geste, sans gerbe, sans cloche,

Un homme ne pleur' ni soupire.

Tes vieux camarades, tes proches

Te mirent en terre, martyr.

Martyr.

3. La terre, ton lit de parade,

Un tertre sans fleur et sans croix.

Ta seule oraison mon camarade :

Vengeance, vengeance pour toi !

Pour toi.



g. manillier

Déclaration

Cette déclaration a été faite par un prisonnier allemand, lieutenant du N° chasseurs. Ce jeune lieutenant, né en 1925, a depuis l'âge de 9 ans subi la grande vague de propagande nazie. Il nous donne donc un témoignage significatif sur la mentalité nazie, ferment de la future résistance allemande.

L'ALLEMAGNE gagnera cette guerre, sinon immédiatement et avec éclat, du moins en fin de compte, vous pouvez en être sûrs. Les alliés arriveront peut-être à occuper toute l'Allemagne au nord de Wurtemberg, de la Bavière et de la Moravie. Les Russes et les Américains se joindront peut-être sur l'Elbe. Mais nous nous retrancherons alors dans les montagnes et les forêts impénétrables de l'Allemagne du Sud et de la Bavière et dans la portion de l'Italie que nous pourrions tenir. En fait la guerre en Italie peut durer des années. Mais quelle que soit l'étendue du sol allemand occupé, vous ne pourrez jamais conquérir ou battre la nation allemande. Tant qu'un Allemand sera vivant, il se battra contre vous. Dans l'Allemagne occupée, nous mènerons une guerre de partisans, une guerre de nerfs. Aucun soldat allié ne se sentira en sécurité sur le sol allemand. Il n'y aura ni traîtres, ni collaborateurs. Si extérieurement, nous aurons l'air de nous courber avec le sourire sous le joug allié, nous aurons recours impitoyablement aux embuscades et aux ruses de la guerre de guerrillas jusqu'à ce que le dernier centimètre de sol allemand soit libéré de l'envahisseur haï. Une race de maîtres, née pour gouverner, ne peut éternellement être maintenue en sujétion. Ne nous mésestimez pas, nous autres Allemands. Nous avons appris à haïr un univers de nations qui nous refusent l'espace vital. De grands exploits inspirés par cette haine sacrée et immortelle ont été faits dans le passé. On découvrira de nouvelles ruses de guerre et de nouvelles méthodes de combat.

L'armée et la domination sont les deux vocations de l'Allemagne et nous autres Allemands, nous n'aurons pas de cesse tant que la mission de l'Allemagne n'aura pas été remplie. Cette mission est liée de près au destin du Nationalisme-Socialisme et si vous voulez détruire le National-Socialisme, il vous faudra d'abord détruire le peuple allemand (c'est-à-dire tous les Allemands). Nous ne capitulerons jamais. Un peuple de maîtres peut échouer dans l'accomplissement de sa mission et avoir par la suite une

existence brisée, mais il ne capitule pas. Et d'ailleurs, il y a nos armes secrètes.

Le Führer a dit dans son dernier discours : « Dieu Tout-Puissant me pardonnera peut-être aux derniers moments de cette guerre ». Même si l'Allemagne doit être entièrement vaincue, nos sous-marins continueront à talonner la marine alliée et nos armes secrètes, parties de sites inconnus

dans les montagnes, cracheront la mort et la destruction sur les envahisseurs détestés. Nous suivrons même peut-être l'exemple de notre héros national, Arminius (Hermann), le prince Germain qui se donnant pour un ami des Romains, passa par les Instituts d'éducation romains et les écoles militaires et acquit les connaissances et la pratique du commandement nécessaires qui lui permirent enfin de tendre une embuscade aux légions romaines de Varus dans la forêt de Teutoburg et de libérer sa tribu asservie au joug romain. Des milliers de jeunes allemands fanatiques sont prêt à tout sacrifier pour libérer leur patrie vaincue ; se prétendant amis des alliés ils s'infiltreront dans l'administration militaire alliée. Ils obtiendront des renseignements sur les traîtres possibles qui se termineront par le châtiment de ceux-ci. Ils risqueront leurs vies anonymes dans un sabotage constant de chaque effort allié. Ils serviront d'informateurs et contacteront les hommes des groupements clandestins. Un homme et son esprit nous serviront toujours de guide : notre Führer.

Hitler nous a unis en une nation. Hitler a éveillé l'Allemagne à sa mission et à sa force. Hitler peut mourir, les idéals qu'il a créés vivront toujours dans le cœur et l'activité du peuple allemand. Les Britanniques disent : « Mon pays avant tout, qu'il ait tort ou raison ». Nous autres, Allemands, disons : « Notre Führer avant tout, qu'il ait tort ou raison ». Plus puissant qu'aucune philosophie définie, notre National-Socialisme a force de mythe. Il ne fait pas appel au raisonnement froid. Il fait appel à la chaleur de nos sentiments et de nos émotions profondes, il nous domine par ses effets de clair-obscur. Nous ne pensons pas, nous sentons. Nous croyons, nous agissons. Nous avons foi en notre pays. Et cette foi nous donne la force de ne pas capituler, quelle que soit l'étendue du terrain occupé par l'ennemi. Nous riposterons toujours, avec n'importe quelle arme, n'importe quelle ruse, aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce que le dernier envahisseur soit tué ou chassé d'Allemagne ».

Y AURA-T-IL

LES Allemands continueront-ils la lutte après l'invasion totale de leur territoire ?

Si oui, quelles sont les possibilités de cette « Résistance Allemande » ? Quelle sera la forme qu'elle adoptera ? Et dans quelles régions pourra-t-elle se déployer ?

Questions qui sont à l'ordre du jour maintenant que la victoire est acquise.

La LUTTE continuera même après l'occupation totale du territoire par les Alliés.

Cette lutte est exigée à la fois par la volonté des dirigeants du Reich, par l'esprit même du national-socialisme qui n'est pas seulement une forme du gouvernement, mais une doctrine, par le fanatisme qui règne dans les milieux du parti, et en particulier chez les jeunes, élevés dans les écoles hitlériennes et formés dans la Hitlerjugend. A ce fanatisme politique s'ajoute une nécessité vitale, des milliers d'Allemands se trouvent dans l'alternative de mourir en combattant ou d'être fusillés comme criminels de guerre. N'oublions pas enfin que les nazis peuvent profiter de l'exemple donné par les peuples européens qui se sont trouvés temporairement sous la domination allemande.

Du reste de nombreux renseignements confirment, sinon l'existence, du moins la préparation de la lutte intérieure contre les Alliés. On a, en particulier, signalé d'importants travaux dans certaines régions : construction de souterrains — établissement de fortifications — constitution de dépôts... Et il est avéré que le Commandement allemand veille à sauvegarder le corps des Officiers de la Wehrmacht. Un document trouvé par la 1^{re} Armée, ainsi que la faible proportion des officiers capturés le prouvent très clairement.

La sauvegarde du corps des officiers allemands n'est pas seulement destinée à permettre l'encadrement d'autres unités, mais vise un but d'une envergure plus vaste : la reconstruction future de l'Allemagne. Tout membre de la Wehrmacht doit être convaincu qu'il est de la plus haute importance de sauvegarder le corps des Officiers pour la reconstruction du pays. L'officier allemand a trop de valeur pour se sacrifier personnellement dans les situations désespérées. L'intérêt du pays commande aux officiers d'assurer par une retraite opportune la sauvegarde de leur personne. « C'est le corps des Officiers qui a réalisé en partie la domination du monde au cours du premier assaut de 1914-18. Ce sont ces mêmes officiers qui ont reconstruit l'Allemagne, dans sa deuxième lutte pour l'hégémonie mondiale. La possibilité d'un échec a été prévue. Pour préparer du point de vue technique la troisième épreuve de force inévitable, nous avons besoin de nos officiers.

Des appels radiodiffusés du Werwolf (loup garou) donnent des consignes aux résistants : tuer les collaborateurs, tuer les soldats isolés, tuer les juifs, etc...

IL UNE RÉSISTANCE EN ALLEMAGNE ?

Les Allemands affirment du reste que leurs unités de partisans opèrent déjà sur les arrières des lignes alliées, en particulier en Hesse, dans le Taunus, dans Westerwald et que d'autres unités seraient prêtes à l'action dans le Palatinat et le Hunsrück.

La forme de la LUTTE.

La forme de cette lutte sera certainement très diverse. Elle dépendra en particulier :

- de la forme de l'occupation alliée ;
- de la géographie du pays au double point de vue topographique et ethnographique ;
- et surtout des disponibilités des Allemands en hommes et en matériel.

Les éléments susceptibles d'alimenter la résistance allemande peuvent être de trois origines :

- 1° Eléments provenant des forces armées : Wehrmacht et Police ;
- 2° Eléments provenant du parti N.S.D.A.P. et des Groupements relevant du parti ;
- 3° Eléments divers.

1° Les éléments provenant des Formes Armées comprennent :

a) les débris de la Wehrmacht qui peuvent constituer des maquis, en particulier les 22 divisions de Waffen S.S. qui subsistaient encore au 1^{er} mars 1945. Certaines de ces unités S.S. ayant combattu contre les maquis étrangers connaissent les méthodes de la guerre de partisans ;

b) certains éléments du Volksturm qui, en augmentant le nombre des hommes armés, augmentent le nombre des hommes susceptibles d'être résistants ;

c) la Police qui comprend les éléments les plus fanatiques des Unités S.S. Ce sont des fantassins pourvus d'un matériel spécial et possédant un grand entraînement et une grande expérience des combats contre les maquis ;

d) tous les membres de la Gestapo qui, pour assurer leur protection, prendraient les maquis ;

e) les polices des villes et des campagnes qui, connaissent bien la topographie locale et ont déjà été utilisées pour traquer les parachutistes et les prisonniers évadés.

2° Les éléments provenant du Parti ou des Formations qui en relèvent comprennent :

a) des unités spéciales de S.S. composées des éléments les plus sûrs des Waffen S.S. et particulièrement d'unités spécialement entraînées au sabotage et à la lutte contre le maquis. Ces régiments et bataillons de S.S. sont composés de purs nazis, coupables des pires atrocités et qui feront tout pour échapper à leur destin de criminels de guerre ;

b) le N.S.K.K., dont les membres sont souvent de purs nazis, possède une bonne instruction militaire ;

c) le S.D. (sicherheitdienst) qui serait

sans doute à la tête de la résistance et organiserait le sabotage et le renseignement ;

e) la Hitlerjugend, qui comprend une masse de jeunes gens fanatisés. Notamment les élèves des 34 écoles Adolf Hitler qui ont pour objet de sélectionner les éléments les plus dynamiques de la jeunesse allemande et reçoivent tous les ans plus de 40.000 pensionnaires ;

f) même les groupements de femmes et de jeunes filles (en particulier le Bund Deutscher Madel) pourraient fournir d'excellents agents de renseignements et de liaison.

3° Eléments divers :

Les étrangers compromis, tels que militaires français, rexistes, membres du N.S. D.A.P. Hollandais, Norvégiens, etc., fascistes italiens trouveraient automatiquement leur place dans le maquis allemand.

Des civils allemands de milieux divers pourraient se joindre à eux.

L'armement individuel moderne dont est munie la Wehrmacht (y compris le Volksturm), c'est-à-dire les pistolets-mitrailleurs, les Panzerfauste, les lance-grenades, est parfaitement apte à la guerre des partisans.

Les Allemands ont certainement, d'une part, dissimulé des dépôts de matériel et de ravitaillement, et, d'autre part, aménagé des usines clandestines, mais les dépôts s'épuisent et les usines ont besoin d'être ravitaillées en matières premières. Les ressources des Allemands sont donc forcément limitées, d'autant plus qu'ils ne peuvent avoir aucun espoir d'aide extérieure. Et on sait que cette aide extérieure fut précieuse aux maquis anti-allemands d'Europe.

Il est donc probable que les Allemands tentent de se rabattre sur les dépôts alliés sur lesquels ils feront des coups de main ; d'où la nécessité d'une constante vigilance.

La Géographie du Pays.

C'est le second facteur déterminant pour la forme que prendra la lutte intérieure.

En Russie et dans les Balkans, l'activité des maquis fut facilitée par l'immensité des territoires à occuper par la Wehrmacht qui ne disposait pas d'unités suffisamment nombreuses. Cette difficulté n'existera pas pour les grandes armées alliées qui occuperont l'Allemagne et tout au moins au début de l'occupation.

Cependant la topographie de certaines contrées de l'Allemagne, alliée à la disposition particulière des habitants, se prête souvent assez bien à l'organisation de la résistance, ainsi :

— les régions marécageuses du Nord de l'Allemagne et du Schleswig-Holstein, dont les habitants de race plus purement germanique (les Frisons sont blonds, yeux bleus, austères) ont favorisé le développement du nazisme. Le fait que cette région est proche de la Norvège permettrait la récupération

partielle des effectifs de la Wehrmacht restés dans ce pays et la proximité de la Suède laisserait l'espoir aux résistants de pouvoir maintenir des relations avec l'extérieur ou de pouvoir trouver un refuge en dernière extrémité ;

— le pays difficile de la forêt de Thuringe qui a été le grand foyer d'activité nazie avant 1933 (le gouvernement de la Thuringe a été le premier à avoir un ministre national-socialiste) se montrera certainement favorable à la constitution du maquis ;

— la Bavière du Sud et l'Autriche Occidentale se prêteraient plus particulièrement à une activité maquisarde en raison de la topographie du pays : Alpes Bavaroises, Tyrol, Dolomites ; comme Berchtesgaden est dans cette région, il est vraisemblable que ce sera là le dernier réduit du Führer. D'autre part, la proximité de la Suisse, de l'Italie et des Balkans donne au pays les mêmes avantages que le Nord de l'Allemagne, c'est-à-dire possibilités de récupération des unités des fronts d'Italie et des Balkans, et possibilité de refuge en Suisse. C'est du reste, dans cette région que l'on a constaté l'existence d'installations et d'aménagements particuliers. Par contre, les habitants de cette région, en majorité catholiques, anti-prussiens, ne semblent pas devoir favoriser la résistance ;

— en fin de compte, la région industrielle de la Ruhr avec son réseau complexe de mines et d'usines en ruines, offrirait aux résistants de bons réduits. Les nazis y exerceraient leurs talents en matière de sabotage, comme ils l'ont déjà fait dans la même région en 1923.

— les autres régions de l'Allemagne occidentale, Palatinat, Westphalie, Hanovre, Wurtemberg, Bavière du Nord, bien que présentant parfois une topographie favorable à l'activité maquisarde semblent moins désignées pour le développement de la résistance, en raison du caractère plus démocratique des habitants.

LES METHODES SUSCEPTIBLES D'ETRE EMPLOYEES PAR LA RESISTANCE

La résistance allemande qui revêtira certainement tous les aspects de la lutte ouverte et clandestine.

1. — Le Maquis allemand.

Le Maquis allemand sera sans doute formé de noyaux de résistance stationnés dans les régions naturelles les plus favorables.

Les partisans seraient organisés en groupes à effectifs très variables suivant la mission qui leur serait confiée, allant de 3 à 100 hommes qu'on appellerait Sonderkommandos. Le commandement en serait assuré par un S.S., un membre du Parti ou de la Hitlerjugend. Parmi les dirigeants de l'armée du maquis, on cite le S.S. Hank, les généraux Schwartz et Albrecht, le Gauleiter Frick et le Sturmbannführer Mas-

sousky, qui seraient les seconds de Hitler et Himmler.

L'activité des partisans serait semblable à celle menée par les partisans russes et viserait en particulier à créer sur le territoire occupé une **atmosphère d'insécurité**. Il faudra donc s'attendre : à des attaques contre des militaires isolés, en particulier contre les chefs, à des attaques menées contre de petits détachements ou des P.C. faiblement gardés, à des attaques de dépôts d'essence, de munitions, de ravitaillement, à des actions de sabotage, en particulier contre les voies de communication, les lignes téléphoniques et télégraphiques.

Enfin, on verra certainement (et l'on en a déjà vu), des assassinats de « collaborateurs » pour empêcher les alliés de recruter les éléments d'une nouvelle administration.

Notons que le sabotage des installations industrielles jouera un rôle moindre que sous l'occupation allemande, car les Alliés n'auront pas à s'en servir au même titre que les Allemands.

2. — Le Réduit allemand.

Les noyaux de résistance disséminés en Allemagne s'appuyeraient sur deux réduits :

— au nord, le réduit du **Schleswig Holstein** ;

— au sud, le réduit **National du Tyrol**.

Ces réduits, surtout celui du Tyrol, seraient puissamment organisés pour pouvoir restés inviolés et servir ainsi de P.C. à une organisation centrale chargée de la coordination de toutes les actions.

Il semble que les Allemands aient déjà rassemblés d'importants moyens militaires et industriels dans le réduit du Tyrol dont les limites seraient :

— au Nord : les Alpes de Bavière à hauteur de la ligne Immenstadt-Salzburg ;

— à l'Ouest : la frontière austro-suisse et la principauté de Lichtenstein ;

— au Sud : le contrefort des Alpes italiennes sur la ligne Cortina-Bolzano-le Stelvio ;

— à l'Est : une ligne englobant le Salzkammergut, suivant la vallée de la Salzach dans la région de Sanet-Johann et rejoignant Linz.

Ce réduit permettrait d'abriter tout l'appareil directeur du Parti et, de plus, un certain nombre d'otages de marque, personnalités alliées ou soviétiques actuellement détenues en Allemagne ; ainsi le roi des Belges, le fils de Staline, le général Weygand.

Des effectifs, dont le nombre est impossible à évaluer, sont déjà en place.

D'autre part, le Haut-Commandement du Parti serait déjà installé dans le Voralberg et les services de propagande dans la région de Garmisch.

3. — L'activité clandestine.

Pour exécuter leur programme d'espion-

nage et de **noyautage**, les Nazis se camoufleront de leur mieux.

— Ils s'infiltreront dans toutes les sphères de la vie économique, industrielle, spirituelle et politique.

— Pour faciliter cette infiltration, un certain nombre de nazis prendront l'étiquette « démocrate » ou même « collaborateur ». Et ce ne sera pas très difficile, étant donné que la confusion créée par la débâcle actuelle aura permis à beaucoup d'entre eux de changer facilement d'identité.

— Certains éléments du Parti auraient déjà été introduits dans les camps de concentration ou incarcérés dans les prisons sous l'étiquette « anti-nazis » ou « déserteur ». D'autres faux suspects figurent sur les archives de la Gestapo.

— Des agents nazis se glisseront aussi dans les rangs des déportés étrangers actuellement détenus en Allemagne : prisonniers de guerre et déportés politiques. Ceux-ci seront chargés de reprendre contact avec les agents du S.D. ou de la Gestapo à l'étranger.

Ainsi, grâce à cette présence dans tous les milieux, les nazis pourront, d'une part, veiller à la survie de la doctrine et, d'autre part, se livrer à toutes les formes de résistance clandestine : émission de faux ordres et de fausses instructions, espionnage.

CONCLUSION

Les premières réactions de la population allemande enregistrées par les armées alliées au cours de leur avance en territoire allemand semblent plutôt indiquer une soumission docile à l'occupant. Qu'on ne s'y trompe pas.

D'abord, il ne faut pas oublier que les régions envahies jusqu'à présent sont celles qui, autrefois, avaient la réputation d'être de tendances plutôt démocratiques. Il se pourrait fort bien que l'attitude de la population des contrées où le nazisme a pris naissance, ou s'est développé plus rapidement, soit beaucoup plus hostile aux alliés.

Ensuite, il faut se dire que la population allemande a reçu un coup d'assomoir dont la violence l'abasourdit et qui ne peut que lui faire baisser la tête. L'orage passé, l'énergie peut reparaitre. Souvenons-nous des réactions françaises de 1940, et aussi que l'action des partisans russes ne s'est vraiment fait sentir qu'à partir de 1942.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que la résistance **militaire** ouverte ou clandestine sera totalement vaincue en peu de temps, étant donné, d'une part, la puissance formidable des forces armées alliées et leur volonté implacable d'en finir avec le péril allemand, et, d'autre part, le manque d'alimentation sous forme de soutiens extérieurs dont souffrira la **Résistance allemande**.

Mais le grand danger, c'est que **l'esprit national-socialiste survive**.

Il est en effet à craindre que l'on sous-estime à l'étranger la portée du national-

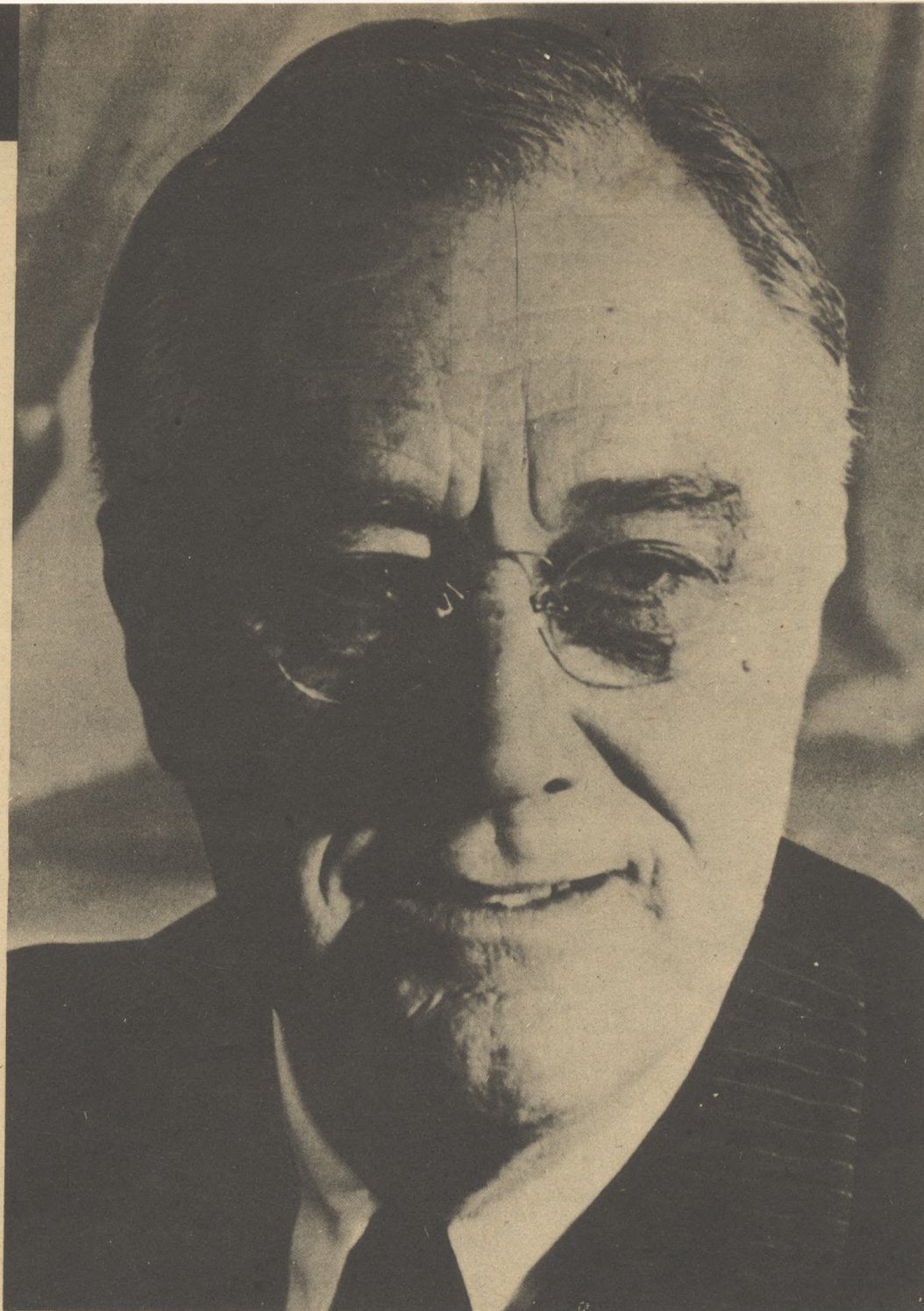
socialisme en Allemagne. Il faut savoir que le peuple allemand tout entier a été conquis par cette doctrine qui correspondait à merveille à ses besoins, à ses goûts et à sa mystique. Les Allemands émigrés, pour la plupart Juifs, les rares intellectuels clairvoyants qui ont prévu que la vanité des chefs national-socialistes entraînait l'Allemagne à la ruine, les quelques catholiques qui ont élevé la voix contre la déchristianisation du pays, ne reflètent pas l'opinion de la masse du peuple qui était attachée avec ferveur à son Führer. Aujourd'hui encore, malgré les pertes effroyables subies, le peuple allemand n'a qu'une chose à reprocher à ses maîtres, c'est de n'avoir pas gagné une guerre si bien commencée. Voilà pourquoi, même après la résistance militaire, il est possible que l'esprit national-socialiste survive, il est probable qu'il survivra.

Et même, si le peuple allemand s'avisait de vouloir oublier les folles promesses dont l'avaient bercé les nazis, les cadres du Parti, eux, n'abandonneraient jamais une doctrine à laquelle ils se sont donnés corps et âme. Il ne faut pas perdre de vue que ce Parti est composé d'éléments très sélectionnés dont la conviction politique est devenue une véritable religion pour laquelle ils sont prêts à devenir « martyrs » — (ils ont du reste abdiqué officiellement toute confession) — que les anciens du Parti ont l'habitude de la lutte clandestine qu'ils ont dû pratiquer dans des conditions difficiles de 1921 jusqu'à la prise du pouvoir en 1933, que le Parti est puissamment organisé et détient depuis des années tous les leviers de la vie du pays, que le dénûment matériel n'a rien pour effrayer ces fanatiques dont les chefs ont souvent une réputation d'ascétisme (Goering est une exception bien plus que Hitler ou Himmler).

N'oublions pas non plus que les dirigeants du Parti sont gens rusés et sans scrupule, et souvenons-nous des ruses diplomatiques employées par Hitler et Von Ribbentrop avant l'époque où l'on a eu recours à la force parce qu'on se croyait le plus fort. Il se pourrait que, maintenant qu'on n'est plus le plus fort, l'ère des ruses revienne.

En particulier, la propagande nazie de ces dernières années a fait grand cas des dissensions existant entre les nations unies. L'espoir d'une rupture ou même d'un conflit entre les Alliés et la Russie n'est certainement pas abandonné. On peut s'attendre à ce que les dirigeants nazis n'épargnent aucun moyen pour susciter ou envenimer des divergences de vue entre les puissances occupantes.

Et si, par malheur, les prédictions nazies concernant le chaos européen se réalisaient, même en partie seulement, le national-socialisme saurait en profiter. Et le peuple allemand serait alors, avec enthousiasme, aux côtés des chefs nazis aux aguets dans l'ombre.



LE PRÉSIDENT ROOSEVELT EST MORT !

LE peuple de France n'a pas oublié ces paroles que prononça le Président Roosevelt le jour de Noël 1941, peu après l'entrée en guerre de son pays : « A cette heure, la grande majorité des peuples civilisés combat avec nous, tous prient pour nous ».

Aujourd'hui, les peuples civilisés pleurent Roosevelt avec la même ferveur qu'ils l'avaient

aimé, car cette figure n'appartient pas seulement à son pays, mais au monde tout entier. Et qu'un chef d'Etat de cette valeur ait pu devenir ainsi,

non seulement pour son propre pays mais pour tout l'humanité, une lumière et un guide, n'y a-t-il pas là la meilleure preuve d'une volonté commune, le meilleur gage pour la paix qui vient et la fédération internationale qu'il faut construire ?

M. TRUMAN LUI SUCCEDE A LA PRÉSIDENTE



L'AVENIR DE L'IN

Par René

VALLET

LE 25 mars dernier, M. Giacobbi, Ministre des Colonies, faisait à la radio, au nom du Gouvernement de la République, une déclaration d'une importance capitale concernant l'Indochine.

« Lorsque la Fédération Indochinoise, disait-il, aura été libérée de l'envahisseur, elle formera avec la France et avec les autres parties de la Communauté une « Union Française », dont les intérêts à l'extérieur seront représentés par la France. L'Indochine jouira, au sein de cette Union, d'une liberté propre. Les ressortissants de la Fédération Indochinoise seront citoyens indochinois et citoyens de l'Union Française. A ce titre, sans discrimination de race, de religion ou d'origine et à égalité de mérites, ils auront accès à tous les postes et emplois fédéraux, en Indochine et dans l'Union.

« Les conditions suivant lesquelles la Fédération Indochinoise participera aux organismes fédéraux de l'Union Française, ainsi que le statut de citoyen de l'Union Française seront fixés par l'Assemblée Constituante ».

Quelques jours auparavant, le 9 mars, les Japonais avaient tenté par un coup de force de s'assurer le contrôle complet de l'Indochine. Le 14 mars, le général de Gaulle évoquait l'héroïque résistance de nos troupes « réduites, dispersées, mais aidées par les populations ». Il rappelait que la France, tandis qu'elle subissait les épreuves de l'invasion, n'avait jamais oublié les braves Français et Indochinois qui demeuraient isolés en face de la supériorité écrasante de l'envahisseur japonais. « Elle a su, disait-il, comment les secours demandés aux grandes puissances alliées lors des premiers diktats de l'ennemi en juillet, septembre 1940 n'avaient pu être fournis. Elle a connu le sacrifice sanglant de la garnison de Langson en septembre 1940, l'énergique défense du Mékong en janvier 1941 contre les Siamois alliés du Japon et la brillante action navale du 17 janvier, au cours de laquelle le vieux croiseur *La Motte Picquet* et quelques navires auxiliaires français envoyèrent par le fond l'escadre du Siam. Elle n'a rien ignoré des angoisses et des découragements que la politique d'abandon pratiquée à Vichy a causé là-bas tout au long de ces terribles jours ».

Terribles jours, en effet, alors que le Japon imposa sa médiation dans notre conflit avec le Siam et nous obligea à céder 70.000 kilomètres carrés de territoire indochinois. Il s'agissait de la région la plus riche du Cambodge : les trois provinces de Battambang, Sisophon et Stamecap, provinces qui n'avaient aucun caractère siamois et étaient peuplées exclusivement de Cambodgiens.

Il convient de noter, à ce sujet, que, s'il n'y a pas de Siamois au Cambodge, il existe, au contraire, des minorités cambodgiennes en territoire siamois et cela jusqu'aux environs de Bangkok. Ce sont des îlots que la France, respectueuse du traité signé avec le Siam en 1907, n'avait jamais revendiqués. La frontière de 1907 avait été fixée par un expert neutre, un conseiller américain auprès du gouvernement siamois.

Profitant du conflit qu'ils avaient suscité d'accord avec le Siam, les Japonais, violant les engagements pris, s'introduisirent en Cochinchine et au Cambodge. Selon l'expression de M. René Payot, dans le *Journal*

de Genève, ils s'y conduisirent en maîtres et drainèrent les ressources économiques du pays. Ils s'efforcèrent de camoufler leur main-mise en prétextant de la mise en valeur de régions appartenant à la « sphère de co-prospérité extrême-orientale ». Mais personne n'était dupe ; cette exploitation était destinée à subvenir aux besoins du Japon seul.

Cette manœuvre s'est accompagnée d'une dépréciation forcée de la monnaie indochinoise, permettant aux Japonais d'acheter des produits à meilleur compte. Pour les indigènes, cette dépréciation s'est traduite par une baisse du prix du riz à l'exportation — donc par une diminution de revenus — et par une augmentation du coût de la vie, soit par un appauvrissement général.

En outre, les achats effectués par les Japonais étaient réglés en yens de guerre. Ces yens, bloqués à la Banque Nationale de Tokio, ne pouvaient pas être utilisés par les vendeurs lorsqu'ils effectuaient les achats nécessaires à la vie économique indochinoise.

L'Indochine s'est donc vue contrainte de subvenir par ses propres ressources aux besoins qu'elle satisfaisait autrefois par l'importation. En dépit des entraves accumulées par les Japonais, elle y est parvenue, en créant de nouvelles industries.

C'est ainsi qu'au Tonkin, deux hauts-fourneaux ont été montés et, en partant de minerais extraits en Indochine, ont permis la fabrication d'aciers et d'articles divers, de quincaillerie entre autres. La production de houille, maintenue à son niveau, a pu alimenter de nouvelles usines, des tissages en particulier.

Pour suppléer à la pénurie de carburants, des usines indochinoises ont entrepris la fabrication de gazogènes. L'alcool carburant a permis de satisfaire de nombreux besoins, tandis que le développement des cultures oléagineuses, du ricin en particulier, a pu couvrir la consommation indochinoise tant en matière alimentaire que dans les secteurs industriels.

D'autre part, l'Indochine, privée des apports européens en médicaments, a réussi, grâce à l'activité des instituts Pasteur de Tranc, Saigon et Hanoï, à se procurer les médicaments nécessaires et à augmenter, dans de notables proportions, sa production de quinine.

Ces renseignements, qui ont été communiqués par des Français évadés d'Indochine, permettent de se rendre compte de l'effort poursuivi sans relâche par notre colonie, en dépit des circonstances et de mesurer la fidélité inébranlable et efficace des populations indigènes.

Cette fidélité, nous devons, quand l'Indochine nous reviendra intégralement dans un proche avenir, en tenir compte dans nos relations avec les populations indigènes. Les circonstances historiques de la colonisation européenne, en créant une existence d'hommes différents par les mœurs, les traditions, la couleur même, ont fait naître des problèmes graves. Il faut reconnaître, toutefois, qu'un gros effort avait été réalisé et se poursuivait activement à la veille de la guerre.

Il n'est pas de pays plus différent de la France que l'Annam. Au premier abord,

tout semble nous séparer de ce pays : la langue, la religion, les caractères, l'éducation, la pensée. Un vieil Européen reste inquiet devant l'orientalisme. Il arrive presque toujours avec un certain bagage d'idées préconçues sur la mentalité annamite. Il ne cherche pas à découvrir le vrai visage de l'indigène qui, lui, de son côté, se renferme dans un mutisme hostile. L'un et l'autre se jugent réciproquement comme des barbares et, de cette méconnaissance, résultent les erreurs de l'administration coloniale. Les fautes commises le sont généralement de bonne foi, mais elles risquent d'opposer le protectorat à la Métropole.

Nous ne devons jamais négliger le patriotisme qui, comme ailleurs, est enraciné au cœur de chaque Annamite. Sans élever une barrière, ce sentiment trouble parfois les relations franco-annamites.

La culture de l'Annamite, sa religion, son éducation l'ont placé dans une sorte de complexe d'infériorité contre lequel il est bon de réagir. Il faut donc tâcher de mettre l'indigène à sa place, lui assigner le rang qui lui convient et lui donner l'impression qu'il est l'égal d'un Français. Trop longtemps, le souvenir d'un vieil esprit colonial périmé a laissé persister une méfiance qui s'oppose à une collaboration efficace entre Français et Annamites. Avant tout, doit disparaître le préjugé de race.

Une autre difficulté tient à la langue elle-même, car il n'est pas aisé de diffuser la langue française. Sans doute, l'Annamite qui reçoit à l'école une culture française aura-t-il une connaissance suffisamment précise de notre langue pour ne pas commettre de grossières fautes d'interprétation, mais beaucoup d'indigènes n'apprennent qu'au hasard un français inexact. Loin de créer un rapprochement, cette connaissance insuffisante, du fait de la fausse interprétation de certains textes, a été parfois un obstacle à des relations amicales. C'est ainsi que, par exemple, certains Européens ayant vécu en Indochine, disent que l'Annamite ne dit pas la vérité, alors qu'il ne s'agit souvent que d'une erreur de traduction de la part d'un indigène de parfaite bonne foi, ou d'un vice de forme dû aux subtilités de l'esprit asiatique.

Pour faire accepter leur présence et leur direction, sans froisser le sentiment national, les Français ne doivent point oublier qu'ils ont à accomplir une mission de haut sens moral. Il s'agit de comprendre l'Annam et cela suppose un développement sans cesse plus large de l'amitié entre Français et Annamites, en même temps que l'établissement d'étroits contacts professionnels. Des résultats intéressants ont été obtenus dans les Facultés de Droit et de Médecine et, depuis 1935, des groupements ont rassemblé les bonnes volontés et contribué à établir un rapprochement sur des bases solides. Grâce à ces organismes et à des revues spécialisées, l'Occident comprend mieux l'Orient, le christianisme coudoie les religions orientales et nous nous acheminons vers une véritable renaissance culturelle où deux mondes différents ne demeurent plus en opposition.

Mais cette collaboration ne doit pas rester superficielle et pour cela, il est nécessaire qu'elle se développe sur un plan d'égalité. L'Annamite ne doit pas être considéré comme un bibelot curieux. En 1936, un écri-



INDOCHINE

vain annamite disait : « L'amitié des peuples n'est faite le plus souvent que de l'amitié des personnes ». Si les Français travaillent avec les Annamites au relèvement de leur pays, il faut qu'une foi commune anime leurs actes.

Suivant le texte arrêté par le Conseil des Ministres le 23 mars dernier, l'Indochine aura un gouvernement fédéral propre présidé par le Gouverneur Général et composé de ministres responsables devant lui qui seront choisis aussi bien parmi les Indochinois que parmi les Français résidant en Indochine. Auprès du Gouverneur Général, un Conseil d'Etat, composé des plus hautes personnalités de la Fédération, sera chargé de la préparation des lois et des règlements fédéraux. Une Assemblée élue selon le mode de suffrage le mieux approprié à chacun des pays de la Fédération et où les intérêts français seront représentés, votera les taxes de toute nature, ainsi que le budget fédéral et délibérera des projets de lois. Les traités de commerce et de bon voisinage intéressant la Fédération Indochinoise seront soumis à son examen.

La liberté de pensée et de croyance, la liberté de presse, la liberté d'association, la liberté de réunion et, d'une façon générale, les libertés démocratiques formeront la base des lois indochinoises.

Les cinq pays qui composent la Fédération Indochinoise et qui se distinguent entre eux par la civilisation, la race et les traditions, garderont leur caractère propre à l'intérieur de la Fédération.

Le Gouverneur Général sera, dans l'intérêt de chacun, l'arbitre de tous. Les gouvernements locaux seront perfectionnés ou réformés ; les postes et emplois dans chacun de ces pays y seront spécialement ouverts à ses ressortissants.

Avec l'aide de la Métropole et à l'intérieur du système de défense général de l'Union Française, la Fédération Indochinoise constituera des forces de terre, de mer et de l'air, dans lesquelles les Indochinois auront accès à tous les grades à égalité de qualification avec le personnel provenant de la Métropole ou d'autres parties de l'Union Française.

Le progrès social et culturel sera poursuivi et accéléré dans le même sens que le progrès politique et administratif.

L'Union Française prendra les mesures nécessaires pour rendre l'enseignement primaire obligatoire et effectif et pour développer les enseignements secondaire et supérieur. L'étude de la langue et de la pensée locale y sera étroitement associée à la culture française.

Par la mise en œuvre d'une inspection du travail indépendante et efficace et par le développement syndical, le bien-être, l'éducation sociale et l'émancipation des travailleurs indochinois seront constamment poursuivis.

La Fédération Indochinoise jouira dans le cadre de l'Union Française d'une autonomie économique lui permettant d'atteindre son plein développement agricole, industriel et commercial et de réaliser en particulier l'industrialisation qui permettra à l'Indochine de faire face à sa situation démographique. Grâce à cette autonomie et en dehors de toute réglementation discrimina-



toire, l'Indochine développera ses relations commerciales avec tous les autres pays et notamment avec la Chine, avec laquelle l'Indochine comme l'Union Française toute entière entend avoir des relations amicales étroites.

Le statut de l'Indochine, tel qu'il vient d'être ainsi examiné, sera mis au point après consultation des organes qualifiés de l'Indochine libérée.

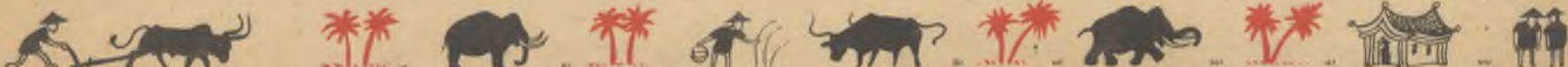
Car, « pas une seule heure, ainsi que l'a dit le général de Gaulle, la France n'a perdu l'espoir et la volonté de retrouver l'Indochine libre... Le Comité National, aujourd'hui Gouvernement Français, n'a pas cessé de susciter par des voies secrètes et difficiles la résistance qui, peu à peu, s'organisa en Indochine comme elle s'était dressée dans la Métropole. Car, que ce fût à Brazzaville, à Alger, à Hanoi, ou bien à Nantes, à Lyon, à Paris, rien n'a pu faire que l'unité française cessât d'être indivisible. Dans l'épreuve de tous et dans le sang

des soldats est scellé en ce moment un pacte solennel entre la France et les peuples de l'Union Indochinoise ».

Demain, la Fédération Indochinoise, dans le système de paix de l'Union Française, jouira de la liberté et de l'organisation nécessaires au développement de toutes ses ressources. Elle sera à même de remplir dans le Pacifique le rôle qui lui revient et de faire valoir la qualité de ses élites.

C'est bien surtout aux élites intellectuelles françaises et annamites qu'incombe l'œuvre de rapprochement. C'est, en particulier, l'élite française qui doit faire connaître le vrai visage de notre pays. C'est elle qui doit concilier les principes les plus élevés de l'humanité avec les intérêts des deux peuples que les hasards de l'Histoire ont placé sur un même sol et dont l'entente sera aisée s'ils se connaissent bien.

René VALLET.



LA ROUTE Stilwell



Cette photographie aérienne de la "Route Stilwell" illustre le travail accompli par les soldats américains et chinois du génie, et par les ouvriers hindous, birmans et chinois qui, ensemble, ont construit cette route dans des conditions particulièrement difficiles.

Le premier depuis trois ans, ce convoi venu des Indes serpente à travers l'Himalaya jusqu'au Yunnan. C'est la fin du blocus.



La Chine fut le premier pays à subir, en 1937, l'agression fasciste. Elle a encore une partie de son territoire occupée, et par des brutes qui ne le cèdent guère à leurs collègues germaniques. La Chine, grande et vaillante nation, lutte sans trêve depuis 8 ans. L'Indochine occupée forme un pont entre elle et nous, et fait de la Chine notre alliée directe contre un même ennemi.

Mais ici aussi, la lutte héroïque de Tchang-Kai-Tcheck n'a pu être soutenue que grâce à l'aide des puissances alliées et principalement des U.S.A.

La « Route Stilwell » qui vient d'être ouverte, combine la nouvelle route de Ledo et l'ancienne route de Birmanie, en une grande voie moderne reliant les Indes à la Chine. La distance de Ledo, dans le Nord-Est des Indes, à Kunming, dans le Sud de la Chine est de 700 kilomètres à vol d'oiseau, mais de 1.600 kilomètres par la route, à travers montagnes, jungles et marécages, dans un climat des plus pénibles.

La route de Ledo rejoint l'ancienne route de Birmanie près de Mytkyna; elle a été entreprise le 15 décembre 1942 sur l'initiative du Général Stilwell qui commandait alors les Armées Américaines d'Extrême-Orient. Malgré les difficultés et les attaques de l'aviation japonaise et grâce aux efforts des travailleurs hindous, birmans, Chinois et des soldats et ingénieurs Américains, la nouvelle route avança à la cadence d'un kilomètre par jour, avec un pont tous les 5 kilomètres! Plus à l'Ouest et au Sud, les troupes alliées dégagèrent l'ancienne route de Birmanie et repoussèrent les Japonais jusqu'à Mandalay.

Après 26 mois de peine, la route de Ledo rejoignit la route de Birmanie, maintenant élargie et modernisée, pour former la nouvelle « route Stilwell » sur laquelle passent chaque jour des centaines de camions. Les convois effectuent le parcours en 8 jours pour amener à pied d'œuvre les armes et munitions dont les troupes du Maréchal Tchang-Kai-Tcheck ont tant besoin. Une pipeline est en construction le long de la route pour alimenter les bases aériennes américaines en Chine.

Jusqu'ici tout le matériel et carburant destinés à la Chine était transporté par d'immenses avions cargos qui devaient prendre au départ des Indes l'essence nécessaire à leur retour, puis survoler la chaîne de l'Himalaya, surnommée « la Bosse » par les pilotes; à environ 6.000 mètres d'altitude. On comprend qu'en dépit de vols fréquents et réguliers, la charge de fret ainsi transportée était infime et sans rapport avec les nécessités de la guerre d'Extrême-Orient. L'ouverture de la Route Stilwell et du pipe-line, entre les Indes et la Chine, à travers le Nord de la Birmanie, permettra d'envoyer à l'armée chinoise et à l'aviation américaine en Chine le matériel dont elles ont besoin, rapprochant ainsi d'autant la défaite du Japon et la libération de l'Indochine Française.



PHOTOS SERVICES AMÉRICAINS D'INFORMATION

LA LUTTE DU PEUPLE YUGOSLAVE POUR SA LIBÉRATION

La guerre qui s'achève, voit s'achever aussi la libération du peuple yougoslave, et cette libération, qui a déjà pris figure d'épopée, mérite qu'on y insiste, car elle fut l'œuvre d'un petit peuple, qui la mena presque uniquement par ses propres moyens, et sut dans des conditions effroyables forger son armée, en même temps qu'il forgeait son unité — un petit peuple qui, une fois encore se montra grand.

Occupée plus tard que la France, la Yougoslavie pourtant s'organisa plus tôt. Les partisans y combattaient déjà, que le premier maquis n'était pas formé chez nous. On peut évoquer certes la vieille tradition de guérilla des peuples yougoslaves en lutte depuis des siècles contre les Turcs et les seigneurs; on peut évoquer les facilités que donnent à la guérilla, les montagnes bien groupées du pays, et en particulier le quadrilatère serbe. Mais, ceci n'explique pas tout. Dans la précocité et dans l'ampleur de ce sursaut national, il faut voir le sang jeune et hardi d'un peuple encore fruste, qui ne tergiversa pas à choisir entre la trahison et le combat — il faut voir aussi que ce peuple, au lieu d'être étouffé comme le nôtre par une élite traditionnellement bourgeoise, engendra des chefs populaires qui, éloignés naturellement des scrupules et des combinaisons, employèrent toutes leurs forces à mener leurs hommes vers la victoire et l'unité. Tito en est l'exemple le plus grand.

C'est le 27 mars 1941 que fut écrasée la Yougoslavie: 30.000 morts au bombardement de Belgrade. Ce fut le signal d'une suite d'horreurs qui ne devaient plus cesser: massacres, déportations, pillages, incendies, ici comme ailleurs, on trouve toutes les traces du sadisme allemand. A Kragujevac, un jour, tous les enfants du lycée, de 8 à 15 ans, sont exterminés. Là où ne sévissent pas les Allemands, ce sont leurs complices, les Oustachis. Enfin, les Italiens occupent aussi le pays, et si leur courage est moindre, leur cruauté est tout aussi implacable et tout aussi raffinée.

Alors, les Yougoslaves se dressent. D'abord la Dalmatie: on s'arme sur les Italiens, et dès 1941, la 1^{re} Brigade dalmate est créée. La côte, les îles peu à peu redevenaient libres. Puis c'est le tour de la Macédoine, de la Serbie... Tito, dans un souterrain bétonné de la forêt de Bičopolje, coordonne les efforts et devient l'âme de la Résistance Nationale.

Tito s'appelle en réalité Joseph Broz. Agé de 45 ans, il est originaire de Klanjci, dans la province de Zagreb. Mobilisé en 1914 dans l'armée autrichienne, il fut fait prisonnier par les Russes et libéré par le mouvement révolutionnaire de 1917. Il prit alors du service dans



TITO

Tito

EXTRAITS DU DISCOURS
DU MARÉCHAL TITO
prononcé
le 29 novembre 1943
A L'ASSEMBLÉE
ANTIFASCISTE

D'ABORD, de petits groupes de partisans, presque sans armes, se forment. Ces petits groupes se constituent, ensuite, en unités plus importantes. Elles prennent des armes à l'ennemi et lui assènent des coups de plus en plus forts. Elles démontrent qu'on ne peut pas les anéantir, malgré tous les efforts des armées allemandes, italiennes et autres, pour écraser le mouvement des partisans dans les différentes régions de la Yougoslavie.

Ces groupes se renforcent et se transforment en automne 1942, suivant la décision du commandement suprême, en unités militaires régulières. L'armée de la libération yougoslave est créée.

C'est alors que commence la deuxième phase de la guerre: la lutte pour la libération nationale. Des brigades, des divisions et des armées sont formées, des territoires de plus en plus étendus sont libérés du joug de l'ennemi, de ses satellites et valets. De nombreuses villes sont délivrées: Livno, Glamoč, Mrkonjio, Grad, etc.

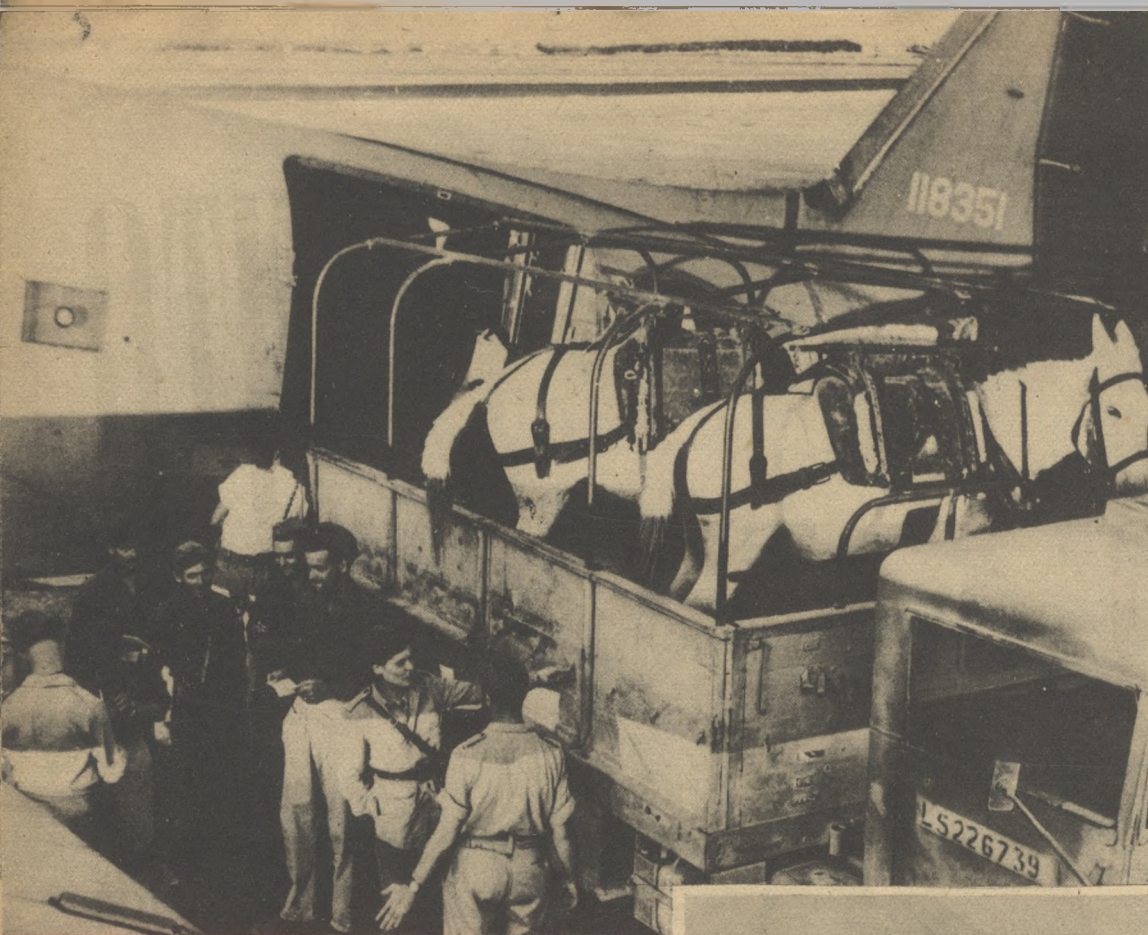
On peut affirmer avec fierté que la création d'une armée populaire dans des conditions semblables à celles où la nôtre a été formée est un exemple unique dans l'Histoire. Les groupes de partisans, sans armes, sans usines de guerre, sans matériel ni ravitaillement se transforment en une armée forte de 250.000 hommes, non pas en temps de paix, mais en pleine lutte, la plus terrible et la plus sanglante que notre peuple ait jamais menée.

La création de notre armée a été une tâche difficile. Nous n'avons pas d'acadé-

mies ni d'écoles militaires; d'autre part, nous ne possédions pas de cadres. Tout a été créé et formé dans la lutte. Le 1^{er} mai 1943, le commandement suprême de l'armée et des détachements de partisans institue les grades d'Officiers et de Sous-Officiers. Paysans, ouvriers, étudiants et intellectuels qui se sont distingués dans la lutte libératrice deviennent Officiers de l'armée populaire. Ce sont les meilleurs fils de notre peuple que les combattants ont choisis parmi eux. Tous les peuples de la Yougoslavie peuvent être fiers de posséder de tels chefs. Il faut souligner en même temps que tous les Officiers de l'ancienne armée yougoslave qui ont rejoint dès le début nos rangs occupent une place honorable dans notre nouvelle armée. Leur nombre aurait certainement été plus élevé si une grande partie d'entre eux n'était pas tombée entre les mains de l'armée allemande et emmenée en captivité en Allemagne, ce qui l'a empêchée de prendre part à la lutte populaire de libération.

L'organisation de notre armée de libération nationale n'est pas terminée. Jusqu'à présent, nous avons formé huit armées, qui possèdent leurs cadres politiques et militaires. L'afflux de nouveaux combattants est chaque jour plus important. De nouvelles brigades et divisions sont en voie de formation, de nouvelles armées seront ainsi créées.

Jusqu'au 20 novembre 1943, le recrutement de notre armée était basé sur le volontariat. A partir de cette date, celle de la constitution du Comité de libération nationale, la mobilisation générale des hommes de dix-huit à cinquante ans a été décrétée.



hommes, femmes et enfants — femmes et jeunes filles sont nombreuses et acharnées : une jeune fille de quinze ans, blessée au pied, tend son arme à sa camarade, afin « de ne pas tomber vivante entre leurs mains ». Des moines conduisent des bataillons. Tous sont unis par l'idéal et par la souffrance. Ce qu'ont souffert ces hommes et ces femmes, on peut à peine l'imaginer. Les unités passaient la moitié de leur temps en déplacement, voici un exemple donné par un médecin des partisans :

« Entre deux marches de nuit qui totalisaient 13 heures, la première brigade prolétaire a effectué une troisième marche qui a duré 26 heures. La distance parcourue fut de cinquante kilomètres ; la température de ces nuits variait entre — 25 et — 30°. La nourriture ne fut pas distribuée, il n'y eut pas de halte. Parmi les 1.200 camarades qui effectuèrent ces marches, plus de 150 eurent les pieds gelés. Chez certains, les chaussures adhèrent

DES MULETS DESTINÉS AUX PARTISANS DU MARÉCHAL TITO, SONT CHARGÉS À BORD D'UN AVION DAKOTA EN ITALIE.

LA LUTTE DU PEUPLE YOUGOSLAVE POUR SA LIBÉRATION (Suite de la page 19)

l'Armée Rouge, épousa une Russe et laissa en Russie un fils qui, lieutenant de l'Armée Rouge perdra un bras devant Moscou. Dès ce moment, Tito s'intéresse aux choses de l'Armée, et, il fonde une Ecole militaire.

En 1923, il retourna en Croatie où il organisa le parti communiste, tout en travaillant comme ouvrier métallurgiste. Arrêté en 1928 par la police yougoslave, il fut condamné à cinq ans de prison et enfermé à Lopoglava.

Libéré en 1932, il revint à Belgrade d'où il part pour Paris où, sous le nom de Bronzef, il organise le recrutement des Brigades Internationales engagées dans la guerre d'Espagne.

Après l'écrasement de la Yougoslavie, Tito s'impose peu à peu comme le chef de la Résistance.

Cela n'ira pas sans mal. Ici aussi la lutte contre l'ennemi se double d'une crise intérieure. Deux organisations se concurrencent : celle de Mihailovitch, les Tchelnicks, et les Partisans de Tito. Les Tchelnicks soutiennent la monarchie et sa politique d'hégémonie serbe. Tito, croate lui-même, intègre dans ses troupes des éléments de toutes les régions, et préconise une large fédération. Mihailovitch temporise et prétend attendre le moment favorable. Tito, lui, attaque.

Les Italiens, harcelés, demandent le secours des Allemands. C'est alors une lutte terrible. Six offensives allemandes vont se succéder. Et chaque fois, l'armée des partisans doit se replier, emmenant avec elle des blessés, des convalescents qui meurent d'épuisement sur la route. Pendant les jours de famine, on se nourrit de plantes de forêts et de feuilles de hêtres. On ne boit pas d'alcool, mais par contre on a grande envie de fumer : on fume donc les feuilles de noyer et de hêtres, roulées dans les tracts ennemis. Le scorbut, la faiblesse consécutive à des jeûnes répétés, les intoxications causées par la mauvaise nourriture et par les



L'ÉCOLE IMPROVISÉE : LA GUERRE A TOUT RAVAGE, ET C'EST LE PARTISAN QUI PROFITE D'UN MOMENT DE REPOS POUR FAIRE LA CLASSE AUX ENFANTS.

plantes, sévissent de toute part : la maladie fait plus de victimes que le combat. Certains jours, par prudence il est interdit de faire du feu : alors les partisans mangent de la viande de cheval crue. Ils en ont toujours un bout pendu à la ceinture : leurs vivres de réserves.

Cependant, Italiens et Allemands sont fort malmenés : pendant la campagne de Tunisie, les partisans détruisirent 217 trains allemands qui amenaient des troupes et des munitions vers le sud. Pendant la campagne de Sicile, tandis que les troupes régulières des Alliés faisaient face à 2 divisions allemandes, les Partisans en combattaient 12.

Pendant l'invasion de l'Italie par les Alliés, ils immobilisaient de 16 à 20 divisions italiennes.

Le 27 mai 1943, Tito reçoit une mission militaire Britannique. Désormais, des secours arrivent par avion qui permettent de remédier, mais dans une faible mesure, au dénuement des partisans.

Le peuple tout entier est au combat :

raient à la chair. Les amputations se faisaient sans anesthésie, le sérum antitétanique manquait et cependant il n'y eut que deux morts ».

Mais aucun de ces efforts ne fut perdu. Tito réussissait à mettre sur pied une armée de 250.000 hommes, et progressivement expulsait les Allemands de Yougoslavie. Enfin l'Armée Rouge venant lui donner la main, Russes et partisans entraient à Belgrade. Et une partie seulement du territoire demeurait occupée.

Magnifique exemple de ténacité et d'union. La Yougoslavie, par soi-même libérée, put revendiquer l'honneur de tenir à la Conférence de la Paix, une place égale à son sacrifice. Un million six-cent mille morts, hommes et femmes, combattants et civils, c'est-à-dire exactement le dixième de sa population, sont tombés pour sa liberté et sa grandeur.

« Jamais auparavant, a dit le Maréchal Tito, un petit peuple n'a dû payer un aussi haut prix, pour prouver au monde que le sang qui était versé était son propre sang ».

PEUT-ON RÉÉDUIQUER LE PEUPLE ALLEMAND ?

C n'est pas la haine, si justifiée soit-elle, qui inspire ces lignes. Sinon, elles se résumeraient en une seule question : « Que feraient les Allemands si, à notre place, ils avaient été vainqueurs ? ». On sait du reste ce qu'ils ont voulu être lorsqu'ils se sont crus les maîtres du monde, et quelles conditions d'esclaves nous étaient réservées.

C'est encore moins le pardon ou le désir d'oubli. Il est essentiel que le tableau de leurs crimes collectifs soit établi, et demeure présent à la conscience mondiale et allemande. Déjà, dans son discours du 24 février dernier, Hitler osait dire : « Les ennemis de l'Allemagne lui ont infligé et appris tellement d'horreurs qu'il ne peut pas y en avoir de plus grandes ». On voit clairement l'immense danger que, dans un avenir proche ou lointain, la confusion se fasse entre le bourreau et la victime, et qu'au mieux la postérité ne voit plus entre eux qu'une différence de degré.

Il ne s'agit ici que du désir légitime de sécurité. Nous nous trouvons placés à un moment décisif. Manquer l'occasion serait trahir à la fois nos morts et nos successeurs.

Nous ne nous occuperons pas des indispensables précautions économiques et militaires. Il faut évidemment enlever à la volonté de puissance germanique ses moyens d'agression. Mais il faut aussi envisager une action complémentaire sur la mentalité allemande.

A cet égard, montrer par la défaite et les sanctions que l'agression ne paye pas est insuffisant. D'abord l'agression a payé pendant quatre ans. Et l'idée qu'une agression encore mieux préparée aurait pu payer définitivement, peut toujours subsister ou renaître. Allemands et Italiens s'étaient crus déjà invincibles : « Nos armées sont terribles », s'écriait Mussolini, et Goering affirmait : « Aucun avion ennemi ne survolera Berlin ». Ces derniers mois ont vu la naissance des armes V, qui ont un moment fait croire aux Allemands que la victoire allait repasser de leur côté. Et certains d'entre eux, malgré tout, conservent l'espoir indéfectible que des armes encore plus perfectionnées pourront un jour leur permettre d'a-

néantir leurs ennemis. Il faut donc étudier la possibilité d'une transformation des esprits allemands. Pour cela, deux moyens paraissent nécessaires :

D'abord, une pénitence collective, constamment expliquée et justifiée par la réalité de la responsabilité collective dans la poursuite unanime des desseins guerriers et dans leur exécution barbare. Il sera indispensable de montrer qu'on ne reproche pas au peuple allemand son sentiment patriotique, mais bien ce qu'il en a fait : Un rêve impérialiste de domination universelle à satisfaire par tous les moyens même inhumains.

Surtout l'étude du mécanisme qui a universalisé cet esprit d'agression. C'est seulement ainsi qu'on pourra s'en prendre à ses causes et l'annuler. A cet égard, une Conférence faite en février 1916 par le Docteur Capitain, Professeur au Collège de France, est suggestive jusque dans son titre « Psychopathologie criminelle des austro-allemands ». Pour savoir ce qu'il pensait de la criminalité mala-

dive de l'esprit allemand, il suffit de citer son début : Cet esprit « est univoque et fait à la fois des plus grands contrastes : haute intelligence et absurdes concepts ; facultés remarquables d'inventions mécaniques et, en même temps, absence complète de tout sentiment noble et élevé, ténacité puissante et à coups stupides, fourberie et mensonge, doublés de la passion du vol. Le tout est dominé par un orgueil démesuré et universel, absurde par son exclusivité et la disproportion entre le réel pouvant le justifier et le factice sur lequel il s'appuie ».

C'est cette unanimité du sentiment allemand qui frappe d'abord. Chacun, pendant ces quatre ans, a pu faire pour son compte l'expérience d'une naïve paysanne cévenole, qui fraternisait avec le gentil occupant, lui rendant de menus services, bavardant avec lui, l'appelant par son prénom. Un jour elle lui demanda : « Mais enfin, si l'on vous ordonnait de nous tuer tous, vous ne le feriez pas ? » L'autre marqua quelque étonnement, puis répondit d'un mot : « Service ».

Cette unanimité est due à un dressage scientifique, utilisant systématiquement les bas instincts de la tribu dans ses manifestations les plus intellectuelles comme dans ses mythes les plus primitifs.

C'est Nietzsche (dont les œuvres complètes offertes par Hitler, devaient reconforter Mussolini après sa chute) qui annonce « l'Europe Nouvelle » avec son cortège de sang et de larmes. « Nous autres Européens, nous allons entrer maintenant dans l'âge classique de la guerre. Vous dites : C'est la bonne guerre qui sanctifie la guerre, et moi je vous dis : C'est la bonne guerre qui justifie n'importe quelle cause... Ressentir la souffrance d'autrui comme si c'était la nôtre, quelle détestable maxime ! S'endurcir et non s'attendrir, voilà qui a été de tout temps le style noble et classique... Soyez durs, et ainsi les décadents nous obligeront, nous les forts et les puissants, si eux-mêmes n'en ont pas le courage, à devenir leurs propres exterminateurs. Et cette mission d'exterminateurs, il la voit déjà entre les mains de la jeunesse allemande, pour laquelle on créera plus tard le mythe de la race supérieure, conquérante et



PHOTO TRAMPUS

CETTE BOUCHE SENSUELLE. CE REGARD FROID ET CRUEL. C'EST HIMMLER. L'HOMME QUI AURA PEUT-ÊTRE LE PLUS CONTRIBUÉ À PERVERTIR LE PEUPLE ALLEMAND.

PEUT-ON REEDUQUER LE PEUPLE ALLEMAND ? (Suite et fin)

dominatrice, qui n'a de justification à donner qu'à elle-même.

En même temps, une propagande païenne, d'abord privée, puis officielle, ramène les esprits aux croyances de la tribu germanique. Au XIX^e siècle, c'est le rôle des historiens. C'est de 1823 que date le livre devenu classique en Allemagne, qui explique que les dieux grecs étaient des aryens, parce qu'ils étaient blonds. Et depuis 120 ans, élèves et professeurs ressassent de telles âneries. Au XX^e siècle, celui des Ecrivains et des Chefs politiques. En 1937, un professeur de Bonn ne crut pas pouvoir célébrer plus dignement l'anniversaire de son Führer qu'en montrant le renouvellement des vieilles croyances non seulement dans le souvenir, mais dans l'action du peuple allemand : « Les belles légendes sont redevenues au sens strict, des mythes, puisqu'elles justifient, soutiennent et provoquent des comportements individuels et collectifs qui ont tous les caractères du sacré ». Il y voit l'originalité de « l'actuelle expérience allemande ». Qu'en sort-il ? Le goût, de la mort héroïque, le mépris des vieillards, l'idée que l'exploit du surhomme ne s'improvise pas, mais se prépare par l'usage constant des brimades, des mascarades d'hiver avec les Sociétés de garçons du village faisant régner une petite terreur : maisons envahies, quêtes impérieuses, huches pillées, filles violées, femmes poursuivies, déchainements qui rappellent encore si clairement les légendes ; la meute d'hommes fauves et de guerriers champions, la pratique ininterrompue, depuis le seuil de l'histoire, de banquets, de l'enivrement collectif, la classe des guerriers qui encadraient, poussaient, commandaient la foule du tiers-ordre dont la nécessité faisait des guerriers, les trésors amassés et enfouis. C'est ce que résumait Mussolini en 1938 : « Notre ligne de conduite nous est dictée par nos ancêtres du fond de la préhistoire ».

Certes, il y a dans le passé de tous les peuples le meilleur comme le pire. Mais a-t-on jamais vanté à nos écoliers les procédés d'une Saint Barthélemy, ou d'une croisade des Albigeois ? A-t-on jamais glorifié devant eux cet ordre terrible : « Tuez les tous, Dieu reconnaîtra bien les siens ». Seuls, les Alle-

mands ont minutieusement recherché dans leur mythologie, dans les enseignements de leurs Chefs et de leurs philosophes les pires principes pour éduquer tout un peuple, pour en faire une doctrine officielle, une règle de conduite au service d'un idéal de domination et de rapine. Ils ont sciemment et scientifiquement cultivé, pour les utiliser à leurs fins, toutes les bassesses de la bête humaine. On comprend qu'un habitant de Berlin ou de Munich n'ait pas les mêmes aspirations qu'un parisien ou un londonien, mais encore faudrait-il qu'on ne lui ait pas inculqué à l'égard de ces derniers les sentiments d'un apache pour le passant qu'il va assaillir.

LA RÉÉDUCATION DE L'ALLEMAND EST-ELLE POSSIBLE ?

Chacun connaît le goût de cruauté ou de destruction dont il vient de faire preuve. Mais cela ne date pas d'Hitler. Voici comment, peu après 1918, Ernst Von Salomon, le meurtrier de Rathenau, appréciait ses exploits dans le Baltikum : « Là où se dressaient naguère des mai-

sons, on ne voyait plus que décombres, cendres, charpentes calcinées, ulcères purulents qui marbraient la campagne. Un gigantesque panache de fumée noire marquait la trace de notre passage. Nous avions allumé un bûcher, et ce qui brûlait là, ce n'étaient pas seulement les matériaux inertes, c'étaient aussi nos espoirs, nos rêves, toutes les valeurs de la Société bourgeoise, tous les commandements du monde civilisé... C'étaient aussi les idoles que vénérât encore cette époque d'où nous étions évadés : c'était le bagage suranné, tout le bric à brac d'idées et de sentiments périmés que nous traînions après nous : « Et, puisque cent cinquante ans d'efforts continus ont voulu recréer la mentalité primitive, on peut bien citer ce que César écrivait il y a près de vingt siècles : « Le plus beau titre de gloire pour les états (germans) c'est d'avoir fait le vide autour de soi, de façon à n'être entouré que des déserts les plus vastes possible. Ils tiennent pour la marque de leurs vertus guerrières de faire partir leurs voisins en les chassant de leurs champs et d'empêcher quiconque d'avoir l'audace de s'établir près d'eux ».

Cette constance dans l'instinct dominateur et destructeur est évidemment peu encourageante, et, plus que la possibilité, la difficulté de la rééducation ressort de ces lignes. L'expérience vaut cependant d'être tentée. Sa réussite serait un appui appréciable et un soulagement efficace à l'effort de surveillance militaire que l'opinion française approuve lucidement, mais qui pourrait bien lui peser un jour. Mais il faut bien voir les conditions de cette tentative. Jusqu'à complète réussite, elle ne doit être que le complément de précautions plus matérielles. D'autre part, il ne suffit pas qu'elle annule cette longue propagande, il lui faut en détruire les racines par une contre-propagande aussi tenace et aussi massive. A cet égard, on peut constater, sans insister ici, que ce retour à la brutalité primitive a coïncidé avec la naissance de l'industrie moderne allemande et s'est accentuée avec la naissance des trusts. Il faudrait enfin que cet effort de rééducation soit rythmé sans lassitude par la démonstration constamment répétée de cette perverse déformation intellectuelle et morale que les Allemands ont si avidement subie depuis un siècle et demi.

CLAVEL-ROLLAND.



PHOTO KEYSTONE

CE PEUPLE QUI RÉVÂIT D'ASSERVIR LE MONDE ET QUI EST MAINTENANT ASSERVI À SON TOUR. PARVIENDRA-T-IL JAMAIS À RENONCER À SON FOL ORGUEIL POUR ENFIN SE CONSACRER AVEC LES PEUPLES LIBRES À LA CONSTRUCTION D'UN MONDE FRATERNEL ET PLUS JUSTE.

INFORMATIONS MILITAIRES



PHOTO KEYSTONE

INSTANTANÉ PRIS JUSTE AU MOMENT OU CET APPAREIL VICTIME D'UN COMBAT AÉRIEN VA S'ABIMER DANS LA MER. ON REMARQUERA L'HÉLICE DONT UNE PALE A DÉJÀ TOUCHÉ LA SURFACE DE L'EAU.



DES CENTAINES DE PLANEURS QUI VONT TRANSPORTER HOMMES ET MATÉRIEL SONT ALIGNÉS PRÊTS À PRENDRE LEUR VOL POUR POURSUIVRE L'OFFENSIVE AU DELÀ DU RHIN.



UNE VOITURE AMPHIBIE TRANSPORTE UN CANON DE 75 QUI VA APPUYER DES ÉLÉMENTS D'INFANTERIE QUI COMBATTENT AU DELÀ DU FLEUVE.



LES SUPERFORTERESSES VOLANTES B-29 SURVOLENT LE MONT FUJI, LA MONTAGNE SACRÉE DU JAPON, TOKIO N'EST PLUS À L'ABRI DES BOMBES ALLIÉES

VU

AUX ARMEES

VU

AUX ARMEES

VU

Dernier SURSAUT

DE L'ARMÉE ALLEMANDE :

LES DIVISIONS DU PEUPLE



ORSQU'EN septembre 1944, nous vîmes l'armée allemande reculer en désordre vers les frontières du Reich, nous crûmes que la guerre était sur le point de se terminer, pour nous, Français, la libération nationale s'identifiait avec la fin des hostilités. Cette opinion était partagée par la majorité des Anglo-Saxons.

Or la guerre loin de se terminer a semblé reprendre au cours de l'hiver 1944-45 une vigueur nouvelle.

En effet, nous avons vu en octobre les Allemands se regrouper sur la ligne Siegfried et y arrêter l'offensive anglo-américaine. En Hollande, à Arnhem, en détruisant deux D^t parachutistes anglais, ils empêchèrent le passage du Rhin. Le 14 décembre même, rassemblant toutes ses réserves, Von Runstedt, réussissait même à créer une poche dans les lignes américaines et parvenait jusqu'à la Meuse.

Sur les front Est, nous avons vu les Allemands livrer la furieuse et sanglante bataille de Budapest, et barrer aux Soviétiques la route de Vienne, enfin, depuis la mi-janvier, ils s'efforcent sur l'Oder d'enrayer la formidable offensive soviétique qui menace le cœur de leur pays.

A l'Ouest, ayant perdu la ligne Siegfried, ils essayaient encore de faire front sur le Rhin.

Et cependant les pertes subies en 1944 par l'Armée Hitlérienne étaient considérables : de juin à novembre, on les estime à 2.500.000 dont 1.600.000 prisonniers. Rien qu'en Normandie, durant les mois de juin et de juillet, 45 divisions environ avaient été soit complètement détruites, soit très éprouvées.

Or les dépôts en Allemagne ne disposaient que de la classe 1927, c'est-à-dire les jeunes gens de 17 ans dont beaucoup s'étaient engagés.

L'Allemagne avait donc réussi à se créer une nouvelle armée tel Siegfried qui au fond d'une caverne, avait reforge une nouvelle épée avec les débris de celle de son père.

C'est de cette nouvelle armée, dont il sera question ici.

Pour comprendre comment les Allemands ont réussi à la créer, il faut remonter au 20 juillet, le soir de l'attentat contre le chancelier Hitler.

L'annonce que des conspirateurs ont attenté à la vie du Führer crée en Allemagne une immense émotion. Le parti nazi menacé dans son existence, se serre tout entier autour de son chef. Le peuple allemand toujours docile adopte sans discussion, les directives de la propagande officielle. Le Gouvernement allemand profite de ce mouvement national pour édicter un ensemble de mesures qui vont accentuer l'effort de guerre allemand. Ces nouvelles mesures vont apporter des modifications dans l'organisation du commandement et permettre la création de nouvelles unités.

1° Réorganisation du Commandement :

La propagande officielle fait connaître à tous que les responsables de l'attentat appartenaient à une « clique d'officiers réactionnaires » qui a cherché, en pactisant avec l'ennemi, à faire capituler l'Allemagne. En conséquence :

— Les chefs militaires considérés comme défaitistes sont pendus ou fusillés, d'autres sont internés ou mis à la retraite.

— Le Reichsführer-Himmler, déjà chef de la S.S. et Ministre de l'Intérieur, est nommé Commandant en Chef de l'Ersatz-Heer (armée de l'Intérieur) ce qui met entre les mains du parti national-socialiste toutes les forces armées se trouvant sur le territoire du Reich.

— Des commissaires politiques (führungs offizier) sont affectés dans les E.M., corps de troupe et services afin de contrôler le loyalisme des chefs.

Enfin, on accentue encore la main mise du parti sur l'armée d'opération en créant de nouvelles divisions SS et en nommant des Généraux de la Waffen SS à de hauts commandements. En 1940, la Wehrmacht comptait 2 divisions SS, elle en possède 25 maintenant qui forment les troupes de chocs.



NICHT NAZI !...

2° Création de nouvelles Unités :

Les mesures adoptées sont de deux sortes :

a) création d'une armée populaire, celle des Volksgrenadier (grenadiers du peuple).

b) organisation de la levée en masse ou Volksturm.

LES VOLKSGRENADIER DIVISIONEN : le personnel de ces unités comprend : une très forte proportion de très jeunes gens, de convalescents à peine guéris, d'ouvriers enlevés à leur atelier, ainsi que des Tchèques, des Polonais et des Russes servant comme « volontaires ». Beaucoup d'aviateurs et de marins ont également été affectés dans les nouvelles divisions.

En effet, la Luftwaffe a perdu un certain nombre de ses bases en France, en Belgique et en Pologne. Elle s'est entièrement repliée sur les terrains de l'intérieur du Reich. Un personnel non navigant très important était devenu ainsi disponible, a pu être versé dans l'Armée. Par ailleurs, l'aviation allemande n'est plus en état de construire autant d'appareils qu'en 1942, sa capacité de production ayant été en effet très réduite par les bombardements anglo-saxons.

Il en est de même pour la marine qui a dû évacuer ou qui ne peut plus utiliser beaucoup de ses bases navales. De plus la guerre sous-marine, par suite des pertes subies par les équipages, ne peut maintenant être menée qu'à une cadence ralentie. Beaucoup de marins ont donc été versés dans l'armée. C'est ainsi que dans certaines divisions on a trouvé les proportions suivantes :

Jeunes de 17 à 20 ans.....	50 %
Récupérés	30 %
Vétérans	20 %
ou encore :	
Jeunes de 17 à 20 ans.....	30 %



Groquis d'après nature recueillis par le Capitaine MOUGHOT

Récupérés	20 %
Vétérans	10 %
Marins	10 %
Aviateurs	10 %
Etrangers	20 %

Tout ce personnel disparate a été amalgamé avec les vétérans récupérés des divisions détruites et après une période d'instruction variant de deux à trois mois, on a pu former de nouvelles unités qui dès fin novembre, ont été envoyées au front. Les Alliés estiment à une cinquantaine le nombre de divisions qui ont pu ainsi être mises sur pied durant l'été et l'automne 1944.

Les nouvelles unités ont reçu des noms issus de la mythologie wagnérienne, c'est ainsi que l'on a vu apparaître des divisions « Or du Rhin », « Siegfried », ou des noms de province « Silésie », « Brandebourg », « Hessenassau », etc... mais petit à petit, les nouvelles unités ont pris les numéros des divisions dissoutes.

L'organisation est vraisemblablement la même que celle des divisions type 1944. Toutefois, les effectifs sont plus faibles : 10.000 au lieu de 13.000. Le nombre des mitrailleuses a été réduit, on en compte plus que 450 au lieu de 750 que pouvait aligner une division type 1942. Cette diminution des armes automatiques a été, il est vrai compensée par une augmentation des pistolets mitrailleurs.

La défense anti-chars rapprochée a été renforcée grâce à une dotation de 150 d'Ofenrmohr (bezookas) et de nombreuses Panzerfauste (petits lance-fusées contre chars).

A signaler également une très nette diminution des véhicules automobiles. Dans une division de Volksgrenadier, on ne compte plus que 400 autos au lieu de 600 qu'en possédaient les divisions en 1943. Il faut de plus noter que les chiffres donnés ci-dessus correspondent à l'effectif théorique. Pratiquement, les unités ne comptent que 50 à 60 % de présents.

On peut donc conclure que les VOLKSDIVISIONEN par suite de leur hétérogénéité et de leur faible instruction sont loin de valoir les formations de 1944, et de plus leur manque de moyens de transport est une gêne considérable pour leur emploi dans l'offensive. Ce sont essentiellement des unités défensives, mais elles sont bien armées pour remplir ce rôle et elles ont souvent offert une résistance tenace devant les assauts anglo-saxons ou soviétiques.

Le Volksturm :

Il faut se garder de confondre comme l'ont fait certains journaux français les Volksgrenadiers et le Volksturm.

Les premiers sont des combattants de toutes armes utilisés sur le front comme les autres divisions tandis que le Volksturm est formé de gens qui sont employés à diverses besognes militaires mais qui en principe restent à leur domicile. Le Volksturm de plus, n'est pas qu'une mesure militaire. C'est également une mesure politique qui a pour but de faire encadrer toute la nation allemande par le parti ; en effet, c'est sous la responsabilité des chefs locaux des différents échelons (districts, cantons, communes), qu'est organisée la levée en masse.

Pour atteindre ce but, le chef de district se sert des organisations politiques éprouvées telles que les

- S.A. (sections d'assaut) ;
- N.S.K.K. (corps des automobilistes nationaux-socialistes) ;
- H.J. (la jeunesse hitlérienne).

Ce sont les chefs nazis qui ont tous reçus les commandements importants. C'est ainsi que Himmler, le Chef des S.S. a été chargé de diriger la levée populaire.

A Bormann a été confiée la direction politique du mouvement.

Le chef d'E.M. des S.A. Chefman et le Président des N.S.K.K. Kraus ont été nommés inspecteurs tactiques et techniques.

Le Volksturm a été institué à la date du 25 septembre 1944 par un

décret d'Hitler mais il n'a été rendu public que par la proclamation de Himmler du 18 octobre 1944 à Königsberg.

La levée en masse atteint tous les hommes de 16 à 60 ans, plus les volontaires au-dessous de 16 ans et au-dessus de 60 ans. Les Alsaciens-Lorrains, les apatrides mais non les Polonais, le personnel des organisations Todt en font partie. Les mutilés sont exemptés du recensement, par contre, les hommes travaillant déjà aux fortifications doivent le jour de l'établissement des listes, se faire représenter par une personne de leur famille.

Les hommes employés à la garde des camps de prisonniers doivent être remplacés par les jeunes de 14 à 15 ans de la Hitler Jugend (jeunesse hitlérienne).

D'autre part, sous prétexte de la mobilisation totale, les autorités hitlériennes continuent à liquider les écoles supérieures en Allemagne, 5 établissements d'enseignement technique, les écoles d'arts et métiers, et 77 facultés ont été fermés.

Un grand nombre de femmes sont également incorporées dans le Volksturm.

Il est difficile d'estimer le total des hommes atteints par le Volksturm. Il faut tenir compte que la plupart des hommes qui en font partie, faisaient également autre chose car en Allemagne tout le monde est utilisé pour l'effort de guerre.

L'instruction donnée est l'instruction élémentaire du combattant d'infanterie, y compris la défense rapprochée contre les chars. L'instruction a lieu surtout le dimanche, mais il ne faut pas oublier que les hommes du Volksturm ont presque tous reçu une instruction pré-militaire, les jeunes dans la Hitler Jugend, les vieux dans l'Armée.

Armement, équipement, logement :

Les appelés doivent s'habiller à leurs frais ; certains reçoivent une capote mais beaucoup n'ont qu'un brassard portant l'inscription « Deutscher Volksturm ». Ils sont armés en général avec des armes provenant du butin de guerre.

Leur emploi est assez variable, ils semblent jusqu'à présent avoir été destinés à assurer des missions de police et à effectuer des travaux de terrassement. Toutefois, ils prennent presque toujours part à la défense des villes attaquées comme le faisait autrefois la garde nationale.

Il est à l'heure actuelle très difficile de porter un jugement sur la nouvelle armée populaire allemande. Si certaines de ces unités ont parfois donné des signes de faiblesse, d'autres, par contre, ont montré beaucoup de vigueur dans la défense et même dans l'attaque. Ce sont en effet, les divisions de Volksgrenadiers qui ont crevé le front américain le 16 décembre lors de l'offensive de Von Rundstedt en Ardennes.

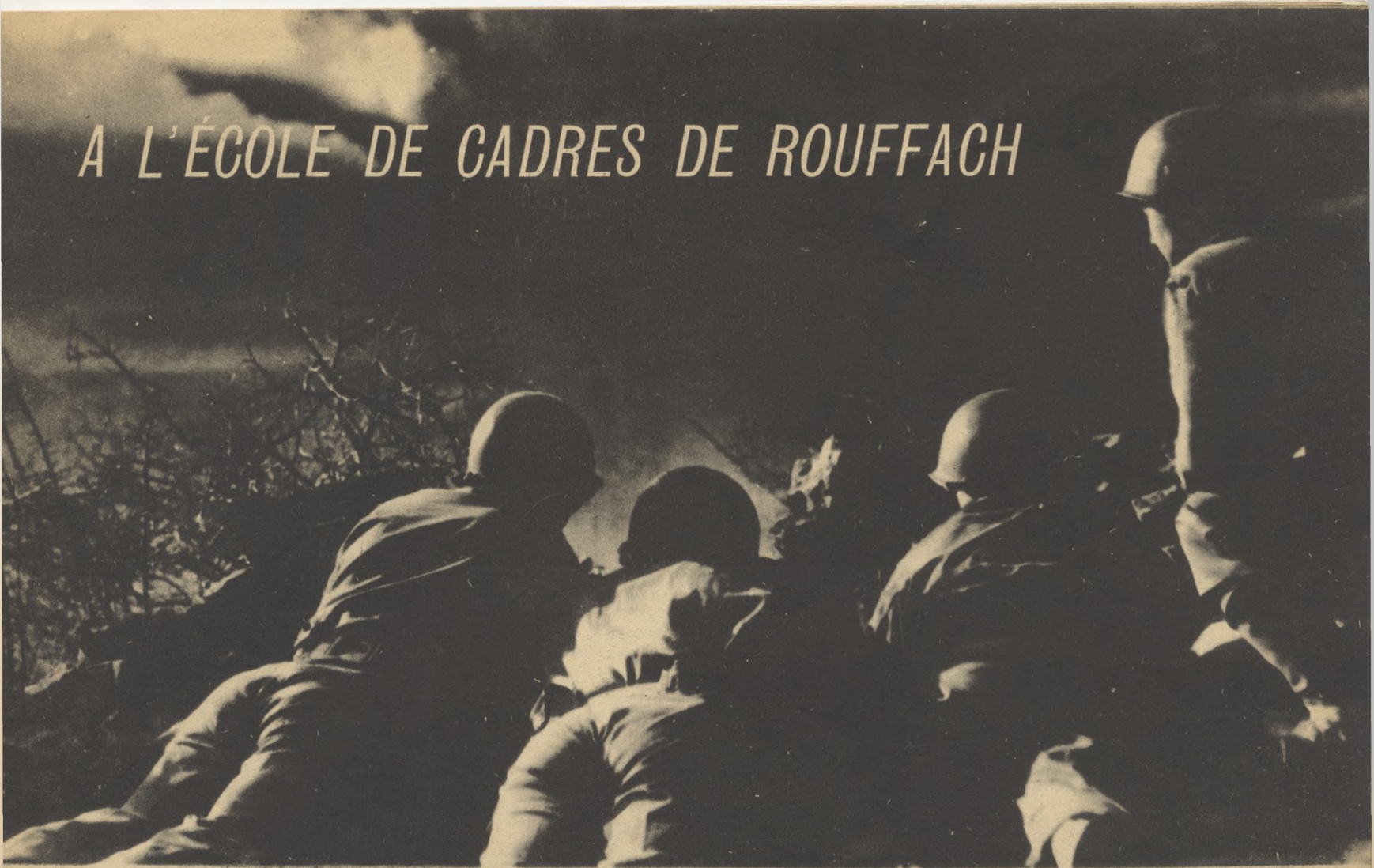
Ce que l'on peut toutefois dire c'est qu'elle marque le suprême effort de l'Allemagne dans le domaine militaire. Ces opérations de recrutement qu'elle a nécessitées pour sa mise sur pied ont épuisé les dernières ressources en personnel. Elles ont toujours permis au Reich de continuer la guerre durant l'hiver 1944-45.

C'est grâce à la création des Volksgrenadiers que Von Rundstedt a pu lancer sa bataille des Ardennes. C'est avec elles que le Gouvernement allemand a pu stopper temporairement du moins l'offensive russe sur l'Oder et devant Vienne. Le Volksturm d'un côté a incontestablement fourni des travailleurs qui ont pu organiser un peu partout de nombreuses positions défensives et fourni des garnisons dans des places fortes, à Berlin.

Mais les batailles qui se déroulent actuellement semblent à leur tour avoir épuisé la capacité de résistance de l'armée populaire qui ne dispose plus que de jeunes gens de 16 ans (classe 28) ou de convalescents pour compléter ses effectifs.

Le Haut Commandement Allemand pourra peut-être prolonger quelque temps encore la dangereuse situation dans laquelle il se trouve, mais cette situation apparaît sans issue.

A L'ÉCOLE DE CADRES DE ROUFFACH



A L'ÉCOLE DE CADRES DE ROUFFACH TOUS LES EXERCICES SE FONT AVEC TIR RÉEL DANS L'ATMOSPHÈRE MÊME DU COMBAT MODERNE.

L y a longtemps que le Général de Lattre avait compris la nécessité des Ecoles de Cadres ; c'est une de ses vieilles idées qu'il vient de reprendre, mais au milieu de circonstances qui en rendaient la réalisation difficile : une armée en mouvement, dont toutes les forces sont tendues vers la guerre, devait se priver de quelques-uns de ses éléments parmi les meilleurs, et ceci à un moment particulièrement important. La chose cependant, était nécessaire ; donner à des éléments d'horizons divers, une formation commune, un même niveau de technique et d'entraînement, faire se connaître de jeunes hommes qui, demain, seront pour la plupart de jeunes chefs, tel était le programme de l'Ecole, et pour autant qu'il ait été possible en cinq semaines, nous pensons que sa réalisation a été menée à bien.

On a retiré la majorité de ces hommes de la ligne de feu, pour les jeter dans cette Ecole, et sans une journée de permission, sans la moindre transition, eux qui venaient de mener la vraie guerre, on les forçait à jouer à la guerre, on les faisait s'asseoir sur des bancs d'écoliers, ce qui est toujours pénible pour ceux qui reviennent à peine des combats. Et pourtant, on nous l'a dit, et ils nous l'ont dit eux-mêmes, au bout de quelques jours une mentalité commune était créée, l'enthousiasme reprenait le dessus et, tous mêlés, soldats, sous-officiers, officiers, — il y avait même des Capitaines, et de jeunes héros décorés déjà — ils ne renâclent pas plus pour monter à l'assaut de villages factices, qu'ils ne l'avaient fait en attaquant Thann ou Cernay.

Il en est de cette Ecole, comme du reste : pour la première fois dans l'histoire des guerres — le Général de Lattre l'a souligné — on a vu une troupe se former et s'instruire au contact de l'ennemi. La masse des F.F.I. à peine arrivée à l'Armée d'Afrique, on l'envoyait au feu, et au premier répit, il fallait bien faire de l'instruction. L'Ecole comprend, et c'est normal, une bonne partie d'éléments venus des Forces Françaises de l'Intérieur, mêlés aux engagés et aux Anciens de Tunisie et d'Italie.

Tous, ils ont défilé devant nous, et nous n'avons aperçu

aucune différence. Mais, tandis qu'ils passaient, regardant leur Général, et que celui-ci, de ses yeux à la fois souriants et impérieux semblait saluer personnellement chacun d'eux, une chose frappait : l'extraordinaire jeunesse de cette armée. Ah ! oui, les différences s'étaient bien fondues, c'était une même démarche, c'était un même visage dur et scellé sous le casque, c'était une seule âme, c'était un seul corps, et ce corps avait autour de vingt ans.

Nous avons vu là-bas, un extraordinaire spectacle : ils étaient près de 5.000 rangés en trois carrés autour du drapeau. Le Commandant en second de l'Ecole, juché sur une estrade, les fit chanter. Alors, dans le ciel d'Alsace montèrent à trois voix, à trois puissantes voix, dans un ensemble parfait, quelques-unes de nos chansons populaires.

Ce fut ensuite un maniement d'armes prolongé, où toutes les cadences se succédèrent, sans la moindre bavure, sans que les hommes en fussent déroutés ou ralentis un instant.

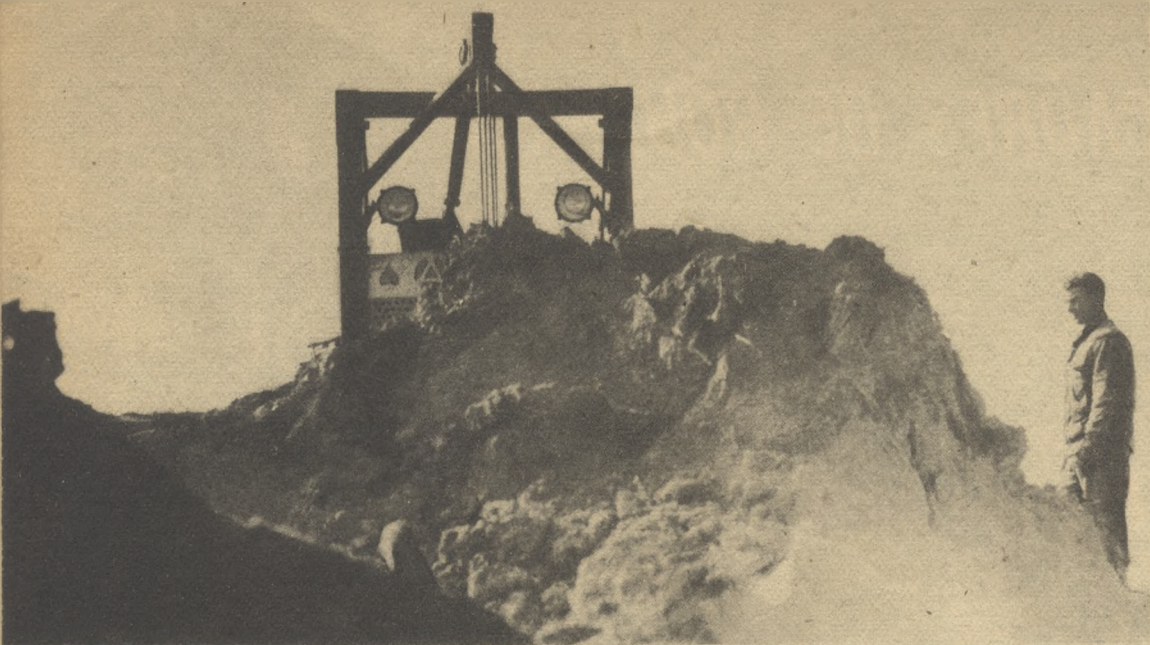
Cependant, le Général se retournait vers les assistants, leur expliquant le sens et la valeur de ces automatismes : éducation des réflexes, maîtrise du corps, apprentissage de l'énergie. C'est bien en effet sur de pareilles bases, qu'on redressera la race. Elles ne suffisent pas et veulent être couronnées par l'esprit, mais sur elles on pourra construire et fortifier l'esprit.

Exercices techniques et sportifs, chant et parade, tout est dominé là-bas par deux choses : une volonté enthousiaste et un sens bien rare de la perfection.

Et l'Ecole de Cadres de Rouffach prouvait une fois de plus, mais à grande échelle, qu'à ces deux conditions, les possibilités ouvertes par l'éducation des Français, sont immenses. Nous l'avons senti alors, de façon tangible, cette volonté, cette certitude du redressement en voyant devant ce Général qui est l'incarnation de l'énergie, dans ce qu'elle a à la fois de plus souple et de plus tendu, passer les yeux droits et le visage net, la fleur même de l'énergie française.

T. M. D.

UNE ARMÉE TRANSPORTE SON C H A M P D'AVIATION



BQULEVERSÉ PAR LES BOMBES LE TERRAIN EST LIVRÉ AUX COUPS DE BOUTOIR DE LA NIVELEUSE.



LES ENTONNOIRS SONT RAPIDEMENT COMBLÉS PAR LE GÉNIE AMÉRICAIN.



POUR ÉVITER LA BOUE ON JONCHE ENSUITE LE SOL DE PAILLE.





DES HOMMES EN CAGE ? NON, LE GÉNIE AMÉRICAIN QUI S'AFFAIRE POUR REMETTRE EN ÉTAT UN TERRAIN D'ATTERRISSAGE MIS HORS D'USAGE PAR L'ENNEMI. LE SOL EST APLANI, ÉGALISÉ, COMBLÉ


PAR DE PUISSANTES MACHINES. POUR ÉVITER LES INCONVÉNIENTS QUE POURRAIT CAUSER LA BOUE ON ÉTALE DE LA PAILLE SUR LAQUELLE ON DÉROULE UN IMMENSE FILET D'ACIER.



FABRIQUÉS EN AMÉRIQUE, TRANSPORTÉS PAR BATEAU PUIS PAR CAMION, TOUS CES MATÉRIAUX MÉTALLIQUES QUE L'ON ÉTALE A PERTE DE VUE CONSTITUERONT UN VÉRITABLE TERRAIN D'ATTERRISSAGE PORTATIF. ILS SERONT RECOUVERTS FINALEMENT DE PLAQUES

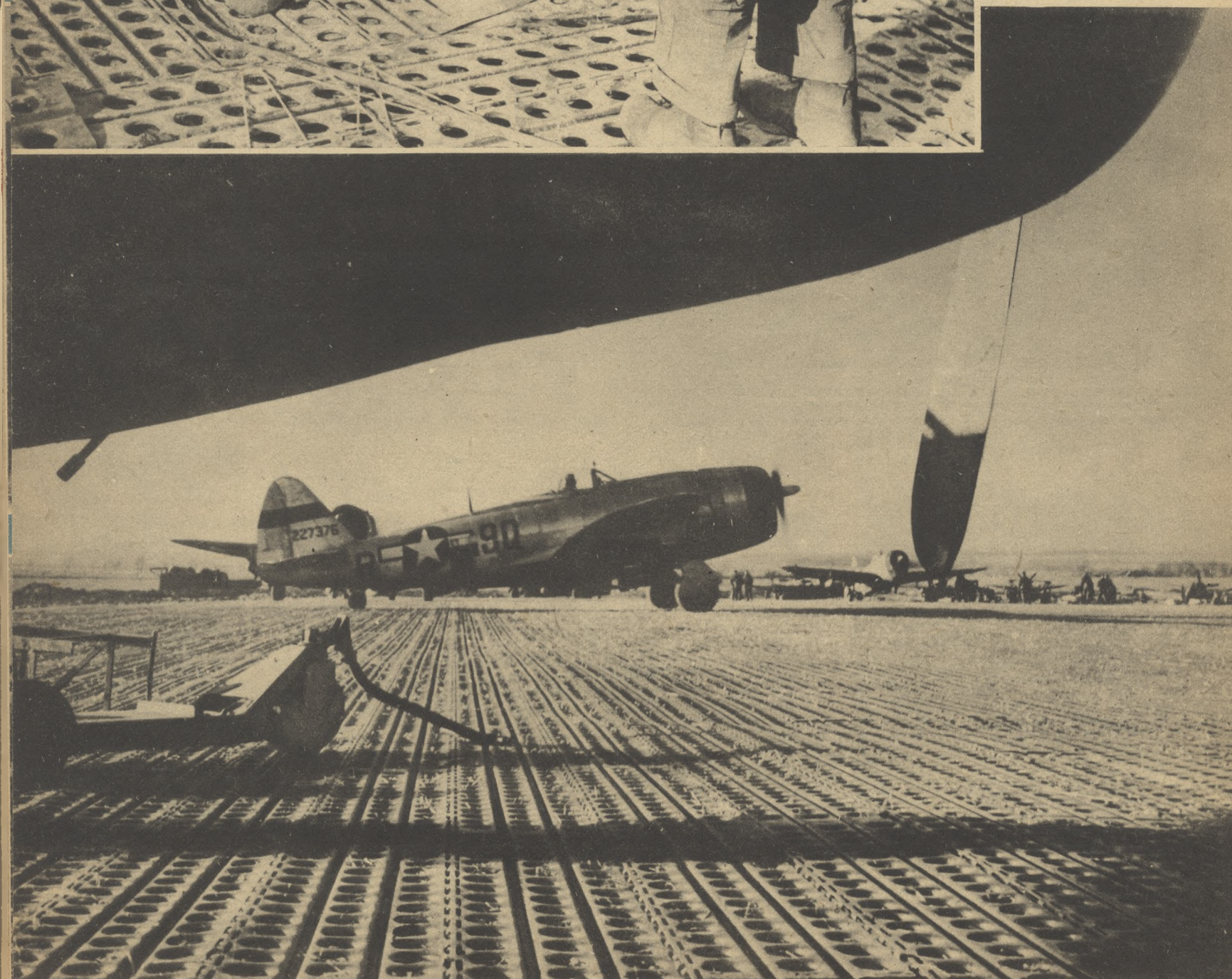


D'ACIER DÉMONTABLES QUI SERVIRONT DE REVÊTEMENT SUR LEQUEL ROULERONT TOUT À L'HEURE LES PUISSANTS BOMBARDIERS DES ARMÉES ALLIÉES.



SUITE DES PAGES PRÉCÉDENTES
**UNE ARMÉE TRANSPORTÉ
SON
CHAMP D'AVIATION**

ALIGNÉES CÔTE À CÔTE
EN UNE GIGANTESQUE
MOSAÏQUE D'ACIER CES
PLAQUES SONT FINALE-
MENT SOUDÉES ET
CONSOLIDÉES AUX POINTS
SENSIBLES.



AINSI EN UN TEMPS RECORD LE TERRAIN EST AMÉNAGÉ. DÈS MAINTENANT CES AVIONS THUNDERBOLTS P. 47 DE LA PREMIÈRE ARMÉE TACTIQUE POURRONT PRENDRE LEUR VOL EN TOUTE SÉCURITÉ SOUS LA PROTECTION D'UNE PUISSANTE D.C.A. POUR ACCOMPLIR LEURS MISSIONS EN ALLEMAGNE

NOTES DE BASE

Appel ou rappel sous les drapeaux des personnels ayant été prisonniers de guerre ou déportés

I. — Il est fait envoi ci-joint de l'arrêté du 10 mars 1945 concernant l'appel ou le rappel sous les drapeaux des personnels ayant été prisonniers de guerre ou déportés.

Il résulte de ce nouveau décret que :

1° — l'arrêté du 4 août 1944 concernant l'utilisation des prisonniers et déportés récupérés au cours de la libération du territoire métropolitain, reste applicable et est complété par le présent décret du 10 mars 1945 ;

2° — les dispositions de l'arrêté du 4 août 1944 sont étendues aux prisonniers et déportés récupérés en territoire ennemi ou étranger jusqu'à la fin des hostilités ;

3° — les ex-prisonniers de guerre et déportés rentrés en territoire national avant la libération bénéficient de mesures de faveur et en particulier :

— les réservistes ex-prisonniers ou déportés appartenant aux classes 1934 et plus anciennes sont exemptés de rappel ;

— les ex-prisonniers ou déportés non militaires de carrière, ayant subi une captivité de 3 ans et plus sont exemptés d'appel ou de rappel ;

— les ex-prisonniers et déportés des classes 1935 et plus jeunes non militaires de carrière, dont le temps de captivité aura été supérieur à 6 mois ne pourront être rappelés individuellement à l'activité qu'à condition d'être spécialistes confirmés et destinés à occuper les emplois de leur spécialité et sous réserve que les ressources en personnel de la même spécialité aient été épuisées (ceux dont le temps de captivité aura été inférieur à 6 mois suivront le sort de leur classe).

II. — Procédure à suivre par les ex-prisonniers ou déportés qui recevraient un ordre d'appel.

Les ex-prisonniers ou déportés qui, remplissant les conditions voulues désireraient ne pas rejoindre, devront adresser une demande à l'autorité militaire qui leur a envoyé l'ordre d'appel (direction régionale du recrutement, 55, chemin de Baraban, à Lyon, ou Subdivision militaire du département).

A cette demande seront joints :

— leur ordre d'appel ;

— un certificat du Bureau Militaire de la Maison du Prisonnier du Département faisant connaître que l'intéressé a été prisonnier ou déporté de telle date à telle date et à tel camp (indiquer le n° d'immatriculation).

Au reçu de cette demande l'autorité militaire qui a lancé la convocation maintiendra ou annulera l'ordre d'appel, compte tenu des dispositions du présent arrêté.

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

Tous les Mouvements de Jeunesse de Lyon, unis dans l'Union Patriotique de Jeunesse, se sont mis d'accord pour faire de la fête de Jeanne d'Arc une fête de la jeunesse, sous le signe de la Préparation Militaire.

Le défilé des groupements de P.M., précédé de la musique de la XIV^e Région, partira des Brotteaux, passera devant Jeanne d'Arc, descendra la rue de la République, et arrivera à Bellecour.

Tous les jeunes des Mouvements qui ne sont pas inscrits à la P.M. seront massés place Bellecour, en demi-cercle, en face d'une estrade où auront pris place les autorités civiles, religieuses et militaires.

Un jeune présentera les Mouvements, dira leur volonté de refaire une France plus belle par leur enthousiasme, leur travail, leur action d'entraide, et présentera au Gouverneur les membres de la P.M.

Le Colonel Descour répondra et décorera à titre posthume un certain nombre de membres des mouvements de Jeunesse, tués à l'ennemi ou exécutés.

A PROPOS DE NOTRE NUMÉRO 7

Une erreur d'impression s'est glissée dans les directives du Colonel Descour : il faut lire au milieu de la seconde colonne :

« J'affirme que, dans cette tâche, l'ARMÉE (et non pas l'AMITIE), est et sera l'élément prédominant.

De même a sauté le nom de l'auteur de l'article consacré aux frontières orientales de la Pologne, qui est : Jean Gacon.

Cet article a entraîné quelques protestations de la part de lecteurs polonais et français. Nous remercions ceux qui nous font connaître leur point de vue, même s'il nous contredit. Dans le cas précis, qu'on sache bien que nous n'avons aucunement voulu renier une amitié qui est vieille en effet de plusieurs siècles, entre la France et la Pologne, mais simplement exposer un point de vue qui paraît à quelques-uns le seul raisonnable.

La question est trop délicate — les diplomates en discutent — pour que nous la réglions de nous-mêmes. Nous tâcherons dans notre prochain numéro de donner un résumé des critiques qui nous ont été adressées, en même temps qu'une réponse de l'auteur de l'article incriminé.

Nous signalons à nos lecteurs la mise en vente du MÉMORIAL de l'OPPRESSION Région RHONE-ALPES, Fascicule N° 1.

Ce volume, de 240 pages, format 24x31, illustré de 69 photographies en héliogravure, et de plusieurs cartes, dont le tirage est limité à 4.400 exemplaires est vendu aux conditions suivantes :

Exemplaires numérotés de 101 à 1.100..... 500 francs
Exemplaires non numérotés..... 250 —

Adresser les souscriptions (par virement postal C. P. Lyon 179567, chèque barré, mandat ou en espèces) au MEMORIAL de l'OPPRESSION, 6, rue de la Part-Dieu, Lyon.

Ajouter 44 francs pour le port et l'emballage, lorsqu'il ne sera pas possible de prendre livraison de l'exemplaire 6, rue de la Part-Dieu, Lyon.

Bientôt

Vous achèterez comme avant guerre

LES

Pâtes

Chocolats

Flans

Levures

Petits déjeuners

MILLIAT FRÈRES

CAOUTCHOUC MANUFACTURÉ

TOUTES APPLICATIONS



VAN ALPHEN

3, PLACE JEAN-MACÉ, 3

TÉL. : PARMENTIER 39-47, 43-14

COLORANTS

pour toutes applications de l'Industrie

PRODUITS AUXILIAIRES

IMPERMÉABILISANT



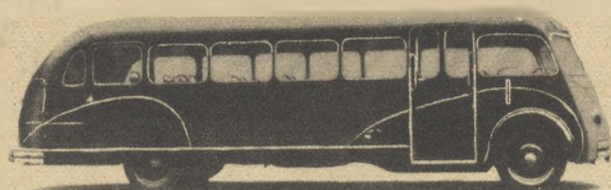
CIBA S. A.

USINES DE St-FONS (Rhône)

VÉHICULES ISOBLOC

Place du Bachut

LYON



FOURNISSEUR
DE L'ARMÉE

*Gale
Pédiculose*

OIBENAIL

OXYDE DE BENZYLE ET D'ÉTHYLE

(VISA N° 387-1016)

Flacon de 30 cc. à diluer au 1/10^{me}
(pour un traitement de gale ou dix
traitements de pédiculose)

*Emulsion
antiparasitaire*



90, R. DE SÈVRES, PARIS-7^e
TEL : SEGUR 13-10

LYON : 5, RUE CHILDERT - BORDEAUX : 115, RUE FONDAUDÈGE - LE MANS : 24-26, RUE BARY

MACARONI



FERRAND & RENAUD

LA MARQUE DE QUALITÉ

HUILE MASSIMI

L'Huile de table de haute qualité
D'aujourd'hui et de demain

SOCIÉTÉ DES HUILLERIES, RAFFINERIES ET SAVONNERIES

PAUL MASSIMI

179, Avenue Jean-Jaurès, **LYON**

**SALAISONS & CONSERVES
EN GROS**

ANCIENNE MAISON GOUBILLON ET MELLI



M. MELLI

249, Avenue Berthelot, 249

LYON

MARQUE DÉPOSÉE

Société

POUR

INDUSTRIE CHIMIQUE

BALE

SAINT-FONS

(RHONE)



Celles qu'on ne peut
oublier
et qui reviendront...

Pâtes

HARTAUT-GHIGLIONE

5, Rue Duquesne - LYON
PARIS - LYON - MARSEILLE

Sur les **23** modèles différents
de véhicules automobiles en
service dans

L'ARMÉE AMÉRICAINE SUR LE FRONT OUEST

15 modèles

soit
65 %

sont équipés avec des carburateurs

ZENITH-STROMBERG

Dans le domaine de la carburation
aux **ÉTATS-UNIS** comme en **EUROPE**

ZÉNITH

comme toujours demeure
en tête du **PROGRÈS**

DEMAIN

LA PAIX

DURERA...



AUX ARMES
NUMERO 8

... CE QUE DURERA
VOTRE SOUVENIR